

MISSION MARCHAND ou MISSION CONGO-NIL Loango-Fachoda-Djibouti (1896-1898)

Août 1896 : la mission Marchand débarque à Loango.

LES TRANSPORTS AU CONGO (*Le Journal des débats*, 19 septembre 1896)

Une dépêche, reçue hier, annonçait que des troubles avaient éclaté dans la région située entre Loango et Brazzaville, et que le service des transports était devenu très difficile. Ces troubles ont dû être causés par la façon même dont on a organisé les transports dans notre colonie. On a, en effet, donné le droit à un entrepreneur de réquisitionner des porteurs dans les villages, et les conditions dans lesquelles ces porteurs doivent accomplir leur tâche ont, paraît-il, vivement irrité les indigènes.-Un arrêté du lieutenant gouverneur du Congo les oblige à faire en un très court délai de trente jours les 500 kilomètres qui séparent Loango de Brazzaville, et la route est, en outre, très difficile, surtout au moment des pluies, et pour des hommes portant 30 ou 40 kilogrammes.

Si le porteur arrive en retard, il est condamné à un certain nombre de jours de travail forcé.

Il n'est pas étonnant qu'une population soumise à de pareils traitements se révolte. Il est bon de se préoccuper d'assurer les transports dans nos colonies, puisque de leur développement dépend en partie leur progrès économique ; mais il faut à tout prix renoncer à de pareilles mesures qui nous aliènent les indigènes, et reculent indéfiniment l'époque de la pacification.

CONGO FRANÇAIS (*Le Journal des débats*, 4 octobre 1896)

Une correspondance particulière du Congo français nous apporte quelques renseignements sur les troubles qui se sont produits récemment dans la colonie. C'est bien, comme nous l'avons indiqué, l'organisation du service des transports entre la côte et Brazzaville et l'exercice trop fréquent du droit de réquisition qui ont amené les populations batékés à se soulever. L'insurrection s'est produite entre Comba et Brazzaville. Une compagnie de tirailleurs sénégalais, qui avait atteint ce dernier poste pour aller faire la relève de l'Oubangui, a dû revenir en arrière vers Comba et a livré plusieurs engagements meurtriers : nous aurions eu un tirailleur tué et cinq blessés ; des caravanes et des convois venus de Loango auraient été attaqués et pillés. Les conséquences de cette situation déplorable sont l'impossibilité du recrutement des porteurs et l'arrêt de tout ravitaillement des postes du Congo et de l'Oubangui. Il faut

espérer que l'administration locale aura su déjà ramener le calme dans cette région par où doivent passer tous les convois allant de la côte à Brazzaville et à l'Oubangui.

Sur le Haut-Oubanghi

FRANÇAIS ET BELGES EN AFRIQUE
(*La France*, 29 avril 1897)

Je sais bien que la guerre gréco-turque accapare l'attention générale. Mais l'intérêt bien légitime que nous portons à la question d'Orient ne doit pas nous faire perdre de vue que d'autres préoccupations subsistent pour nous sur d'autres points du globe. Et il est urgent que nous apprenions en France à suivre en même temps les affaires multiples où nos intérêts sont en jeu, et non plus une seule au détriment de toutes les autres. Égypte, Transvaal, Congo, etc., méritent notre attention soutenue.

Ce que le sang froid énergique à la fois et prudent de M. Liotard, gouverneur du Haut-Oubanghi, avait pu éviter avant et depuis l'arrangement franco-congolais, c'est-à-dire l'effusion du sang européen, serait-il à la veille de se produire ? C'est dans le Haut-Oubanghi que se sont passés les incidents que je vais raconter. Leur connaissance sera peut-être un élément nouveau dans la discussion qui se poursuit entre Anglais et Belges à propos des attaques violentes formulées par sir Ch. Dilke contre l'État du Congo dans son discours du 2 avril.

À deux reprises, à la fin de janvier, aux dates du 17 et du 21, les postes belges ont tiré sur les miliciens de la rive française et même sur des agents français. Le 17, à Kwango, c'est M. Bobichon, chef d'un convoi de 41 pirogues montées par 550 payeurs Banziris, qui essuie deux coups de feu et se voit obligé de riposter par des feux de salve. La canonnière rapide le « *Faidherbe*¹ », commandée par M. l'enseigne de vaisseau Dyé, se porte dans la région troublée.

Le 21, à Mobaye, quelques heures après l'arrivée du *Faidherbe*, une fusillade part brusquement de la rive belge, dirigée à moins de 200 mètres sur la pirogue de M. Bruel, administrateur de la région. M. Bruel était occupé à une opération de police fréquente dans l'intérieur africain et surtout à la frontière franco-belge, où miliciens des deux colonies se laissent aller à des raptés réciproques de femmes. M. Bruel, pour rendre impossibles les dénégations habituelles, tentait de couper la route à la pirogue du ravisseur. En le sommant de s'arrêter, il tire un coup de fusil en l'air en guise d'avertissement. Dix minutes après, M. Bruel accoste la rive belge et descend sans armes pour aller signaler le fait à un blanc qui s'avance et terminer rapidement cette opération de police. À peine a-t-il fait quelques pas qu'il essuie un coup de feu : c'est un milicien belge qui a tiré, et il est genou en terre près du blanc. Deux secondes après, celui-ci tire à son tour sur M. Bruel qui regagne sa pirogue en se jetant à l'eau et s'éloigne à la dérive pour ne pas pousser les choses à l'extrême. Pendant ce temps, les Sénégalais du poste français sortent en toute hâte et tirent, pour défendre leur chef, sur la rive belge qui se trouve à 800 m, puis vont s'embusquer dans les rochers du rapide à 300 m. seulement du poste belge et là une fusillade nourrie s'engage.

M. l'enseigne de vaisseau Dyé s'informe où est M. Bruel et, apprenant qu'il est en danger, arme sa pirogue et se porte en avant. Il est accueilli par des feux de salve à 690 mètres et forcé d'abriter ses hommes à terre tandis que les Belges continuent à tirer sur lui, son casque servant de cible. Puis la nuit se fait et amène la cessation du tir. Il n'avait pas été tiré moins de 3.000 balles de part et d'autre. Les pirogues de MM. Dyé et Bruel sont percées de part en part. Parmi les miliciens de Mobaye (rive française), un blessé et

¹ En hommage au général [Faidherbe](#) (1818-1889), ancien gouverneur du Sénégal.

un autre la poitrine trouée d'une balle ; parmi ceux de Banzyville (rive belge), 2 morts, 1 mourant et 4 blessés. Le lendemain, MM. Dyé et Bruel, montant la canonnière *Faidherbe* qui porte le drapeau blanc, accostent la rive belge et descendent à terre sans armes. M. Bruel est en costume officiel. M. Dyé a dans la main un petit jonc. Les soldats belges se postent en armes, s'embusquent. Un blanc les retient et fait hisser un morceau d'étoffe blanche.

M. Bruel tend au sergent européen chargé du poste de Banzyville une lettre écrite demandant des excuses dans les 24 heures pour cette agression inqualifiable. Le sergent belge déclare avoir défendu un poste attaqué. Sur la demande de M. Dyé, il s'engage d'honneur à ne pas recommencer le feu, mais refuse de signer un engagement mutuel de ne tirer aucun coup de feu. MM. Dyé et Bruel se retirent, et l'administrateur adresse d'énergiques protestations aux autorités belges et un rapport détaillé à M. Liotard qui se trouvait à Semio.

La tranquillité, à partir de ce moment, semble vouloir renaître. Mais on le voit, c'est une réédition de l'affaire de la mission d'Uzès dont deux tirailleurs algériens furent tués par l'agent Eymans.

Quelques jours après, le 26, le capitaine Tonneau, de l'État Indépendant, arrivait en toute hâte à Banzyville et allait faire des ouvertures conciliantes à l'administrateur et au commandant du *Faidherbe*.

Il paraissait vouloir rappeler tous les petits postes disséminés sur la rive du fleuve et qui entretiennent l'état d'animosité entre les deux colonies. Tels sont les faits. J'apprends que des explications ont été fournies au gouvernement français par l'État indépendant, et que l'agent coupable est cassé : c'est le même Eymans déjà cité plus haut. C'est bien. Mais il y a des conclusions à tirer de ces incidents. Le manque de place m'oblige à les renvoyer à demain.

P. Bourdarie.

AFFAIRES COLONIALES

Congo français
(*Le Temps*, 13 décembre 1897)

LA MISSION MARCHAND

Nous avons dû résumer, hier, en Dernière heure, les dires du *Mouvement géographique* et de son directeur, l'honorable M. Wauters, au sujet du désastre de la mission Marchand dont ils ont reçu les premières nouvelles, et publier sans commentaire les lettres échangées entre notre confrère belge et M. François Deloncle.

Faute de renseignements plus précis, que le ministère des colonies nous a déclaré, ce matin encore, ne pas posséder, voici les passages essentiels de l'article du *Mouvement géographique* :

La douloureuse nouvelle de l'échec de l'expédition Marchand nous est parvenue dans les termes suivants : « L'expédition Marchand a été massacrée dans le bassin du Bahr-el-Ghazal ; elle n'avait pas dépassé Dem-Suliman. Deux Européens, dont l'un le chef de l'expédition, sont parvenus à s'échapper dans la direction de l'ouest. »

Cela semble indiquer que la route immédiate vers le sud est impraticable, et que la colonne n'a pas pu plus tard se rabattre vers le M'Bomou.

La nouvelle est arrivée à la fois par la voie du Nil et par celle du Congo.

M. François Deloncle adresse, ce matin, à l'agence Havas une lettre où, tout en renouvelant la prière qu'il adressait, hier, à l'honorable M. Wauters, de révéler les

sources, officielles ou non, de ses renseignements, il examine comment ils ont pu parvenir en Europe, soit par le Nil, soit par le Congo.

On nous assure, dit-il, qu'à un télégramme parti de France, pour savoir si des renseignements n'étaient pas arrivés par le Nil, au sujet de la mission Marchand, on a reçu une réponse qui autorise à penser que ce n'est pas par la voie de l'Égypte que M. Wauters a pu recevoir directement ses renseignements.

D'autre part, des Informations sérieuses venant du Congo belge et ayant pour origine les agents officiels du Congo belge n'auraient pu échapper à l'administration du haut Oubanghi français, laquelle n'est séparée, dans ces régions, de l'administration belge que par la largeur du fleuve. Or, notre gouvernement persiste à déclarer qu'il n'a reçu de ses agents du Congo français aucun renseignement du genre de ceux que publie M. Wauters.

En terminant, relevons une contradiction flagrante entre les premiers renseignements donnés par M. Wauters, qui présentent les débris de la mission comme se repliant au sud-ouest, vers le M'Bomou, et les nouvelles informations de M. Wauters qui montrent les débris de la mission comme se rejetant vers l'ouest, soit dans la direction du Dar-Fertit et du bassin du Chari, c'est-à-dire vers une région d'où aucune information ne saurait parvenir aux agents belges, sans passer d'une manière ou d'une autre par des agents français.

D'ailleurs, les dernières lettres reçues de M. Marchand et de M. Liotard, sont unanimes à se féliciter des relations excellentes que l'expédition entretient avec les sultans locaux, notamment avec celui de Zemio et avec les Duileas indigènes qui tiennent toute cette partie du Bahr-el-Ghazal.

Quant aux Azandes, qui auraient fait subir à la mission Marchand le sort que les Soudanais ont fait subir à la mission Dhanis, rien dans leur passé n'autorise à les charger d'une semblable hypothèse.

Nous avons en effet mentionné, le 3 août 1896, en rendant compte de l'exécution, par M. Liotard, commissaire de la République dans la vallée du M'Bomou, de la convention franco-congolaise du 14 août 1894, la prestation d'hommage à la France par les chefs de Rfaï et de Zemio, et la signature d'une convention de protectorat par MM. Liotard et le capitaine Hossinger, à la fin de février 1896, avec le sultan azande de Tamboura, aux confins des bassins du Bahr-el-Ghazal et du M'Bomou.

Nous ajoutions que la caractéristique de cette prise de possession des territoires azandes c'est qu'elle s'effectue dans les conditions les plus pacifiques, les populations étant des plus heureuses de prendre contact avec nos représentants.

L'action énormément persuasive de M. Liotard est très appréciée des indigènes. Peu de temps auparavant, le 26 juin, le capitaine Marchand était parti de Marseille pour aller, disons nous, prendre le commandement des forces militaires entretenues par nous dans le haut Oubanghi et destinées simplement à occuper les postes situés dans la vallée du M'Bomou (affluent droit de l'Oubanghi), qui nous avaient été remis par les agents de l'État indépendant du Congo, à la suite de la convention, citée plus haut, du 14 août 1894. Le 25 juin de cette même année, nous avons relaté la concentration au poste des Abiras, au confluent du M'Bomou et de l'Oubanghi (4° 50' latitude nord, et presque sous le 20° méridien est de Paris), des derniers éléments de la mission Marchand. Elle comprenait, outre le capitaine Marchand, de l'infanterie de marine, officier de la Légion d'honneur, qui partait de Brazzaville pour venir en prendre le commandement, les capitaines Germain ², de l'artillerie de marine, Baratier, de la cavalerie, Mangin, de l'infanterie de marine, tous les trois chevaliers de la Légion

² Joseph-Marcel Germain (Mauris, Cantal, 19 mars 1865-Paris VII^e, 9 juillet 1906) : polytechnicien.

d'honneur ; le lieutenant Largeault [Largeau], de l'infanterie de marine ; l'enseigne de vaisseau Dyé ; un médecin et un interprète arabe.

Tous ces officiers étaient, comme leur chef, déjà connus par de brillantes explorations dans la boucle du Niger, acclimatés à la vie d'Afrique et aux dures épreuves du métier d'explorateur. La colonne qui les suivait portait plus de 3.000 charges, dont un bateau démonté, le *Faidherbe*. Elle était protégée par des sections solidement encadrées de tirailleurs sénégalais. Elle devait rejoindre le groupe commandé par M. Liotard, déjà arrivé, dit-on, depuis le commencement de juillet dernier, à Mechra-er-Reck ; de là descendre, sur le *Faidherbe*, le Bahr-el-Ghazal jusqu'au lac Nô, et le Nil jusqu'à Fachoda, point d'arrivée de la mission française Bonvalot de Bonchamps et de la mission abyssine commandée au début par le regretté capitaine Clochette.

Nous ne pouvons pas nous appuyer sur de purs raisonnements pour nous inscrire en faux nettement contre une nouvelle que nous désirons ardemment pouvoir bientôt démentir.

Mais le ministère des colonies nous informe qu'il n'a toujours reçu aucune nouvelle du massacre de la mission Marchand et qu'il continue à considérer l'information publiée par le *Mouvement géographique* de Bruxelles comme fantaisiste.

CAUSERIE COLONIALE

La mission Marchand
(Paris, 18 décembre 1897)

(*Le Petit Moniteur universel*, 19 décembre 1897)

Non, malgré toutes les affirmations de M. Wauters, je ne crois pas au massacre de la mission Marchand.

Tout est possible, je le sais. Dans le long martyrologe africain, Marchand et ses compagnons, ne seraient ni les premiers ni les derniers, dont le sang aurait arrosé notre France noire. Comme Flatters, Douis, Ménard, Bonnier ou plus récemment Braulot et Bunas, ils peuvent avoir trouvé la mort dans une surprise, une embuscade où un combat. Pourtant *je ne sens pas que ça soit vrai*.

Essayons de raisonner ce sentiment.

Et tout d'abord, comment admettre que le ministre des colonies ne soit pas informé de l'événement ? C'est par la double origine de la Haute-Egypte et du Congo belge, que la nouvelle serait parvenue. La ligne des postes qui constitue notre voie de pénétration au Congo français, côtoie la ligne des postes belges, qui joue le même rôle dans l'État indépendant. Il serait bien singulier qu'un renseignement de si haute importance n'ait pas traversé le fleuve ainsi qu'on la très judicieusement fait remarquer.

Je ne veux pas envisager le cas où le département des colonies, informé, nierait la vérité, cela me semble inadmissible.

La première dépêche, reçue par le *Mouvement géographique*, disait que les débris de l'expédition, se seraient repliés sur Bonou. Ce nom ayant éveillé des doutes, un second télégramme rectificatif le remplaçait plus plausiblement par la rivière M'Bomou. Le renseigneur ignoré me paraît bien rapidement au courant des critiques européennes.

Enfin, et malgré les éloquents adjurations de M. François Deloncle, M. Wauters s'est refusé jusqu'à l'heure où j'écris à dire de quelle source il tient la nouvelle. Il prie d'informer la famille de Marchand que ce dernier serait sauf, le sentiment est excellent, mais ne pas laisser en suspens les proches de tous ceux qui font partie de l'expédition serait meilleur.

Jusqu'à cette date du 15 décembre où j'écris, il est donc permis heureusement d'espérer très fort que nous n'avons affaire qu'à un faux bruit, un canard, dans lequel la

bonne foi du directeur du *Mouvement géographique* n'est pas en cause, mais où des gens intéressés à semer le doute et le découragement ont pu le mal renseigner.

C'est qu'elle est d'une haute importance cette expédition que dirige du Congo vers le Nil le capitaine Marchand, un des héros de notre conquête du Soudan français.

Dans mon dernier article, je montrais l'Angleterre voulant, et voulant à tout prix, s'assurer la possession d'une bande de territoire qui unirait, traversant du Nord au Sud toute l'Afrique, ses possessions du Cap à l'Egypte sur laquelle la coupable faiblesse européenne lui a laissé mettre la main.

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Afrique équatoriale, on voit que la limite acceptée entre notre colonie du Congo français et l'État indépendant dont le roi des Belges est le chef, suit d'abord un temps le cours de l'Oubanghi et de son affluent le M'Bomou. Elle oscille ensuite en latitude entre le 4^e et le 6^e degré, pour venir aboutir, un peu au-dessous de ce parallèle, sur le Bahr-el-Djebel, la grande branche du Nil.

L'État indépendant a donc admis que nous puissions avoir une voie d'accès sur le Nil et notre différend a été ainsi réglé avec lui, notre voisin au Sud.

Reste à s'entendre avec le voisin du Nord, l'Egypte, c'est-à-dire, momentanément, du moins l'Angleterre.

Si l'en écoulait les « jingoës » britanniques, ce serait simple. La Grande-Bretagne, disent-ils, doit posséder le bassin entier du Nil. Cette malle n'est à personne, déclarait Bilboquet, donc elle, est à moi. Il est permis de différer d'opinion, il est permis surtout de se mettre en posture de défendre à l'occasion celle qu'on a.

Et c'est ainsi que fut décidée la mission Marchand. Elle devait remonter le Congo, l'Oubanghi, le M'Bomou, rallier le Bahr-el-Ghazal, un affluent de droite du Nil, et gagner ce dernier fleuve.

D'autre part, une expédition française, celle de Bonchamps, serait venue d'Abyssinie et aurait fait sa jonction avec Marchand. La ligne anglaise était coupée ; nous comprenons que nos voisins n'en soient pas satisfaits, mais pourquoi aussi ont-ils laissé massacrer Gordon et ses soldats dans Khartoum, pourquoi ont-ils permis à Stanley d'enlever Emin et son trésor d'ivoire de l'Equatoria, qu'il tenait pour le compte du vice-roi d'Egypte ?

Le départ de Marchand, en 1896, n'avait d'ailleurs marqué que le passage dans une période active d'un projet pendant depuis déjà plusieurs années. En 1893, Monteil devait aller planter le drapeau français sur le Nil. Eût-il pas mieux valu le laisser faire que de l'expédier vers Kong, pour l'y abandonner seul aux prises avec Samory, sans lui prêter du Soudan français une aide utile et efficace ?

Son second, le commandant Decazes, accomplit du moins une partie de la besogne, et, après sa rentrée en France, un ancien pharmacien de la marine, Liotard, nommé commissaire du gouvernement sur le Haut-Oubanghi, commença la marche en avant, la pénétration vers le Bahr-el-Ghazal.

La jonction de Marchand et de Liotard a dû être faite il y a quatre mois environ. Depuis les nouvelles manquent. À de pareilles distances, les communications officielles sont longues et difficiles. Plus rapides sont les bruits que se transmettent de bouche en bouche les indigènes ; mais alors il y a bien des chances pour qu'ils arrivent dénaturés et surtout considérablement amplifiés.

Si l'on admettait qu'il n'y a pas de fumée sans feu, que c'est d'une telle source que proviennent les dires de M. Wauters et que tout n'est pas inexactitude, je croirais volontiers, pour ma part, à quelque combat, peut-être quelque échec d'une reconnaissance détachée de la mission.

Un guet-apens m'expliquerait seul un désastre complet. Mais les officiers qui composent la mission Marchand sont de trop vieux routiers de l'Afrique pour les croire faciles à faire tomber dans un piège.

Il se pourrait encore que l'expédition ait eu effectivement à lutter, à livrer bataille et que l'écho d'un combat soit parvenu sur le Nil ou le Congo. Ma réserve, au sujet du

manque absolu de renseignements que proclame le ministère des colonies reste cependant entière, mais, même en admettant l'hypothèse d'un combat, fut il sanglant, je demeure tranquille en pensant à quelles gens sont ceux de nos compatriotes qui portent le drapeau vers les rives du Nil.

Qu'on en juge par un trait de leur chef. C'était en 1889, au Soudan français, le commandant, maintenant général Archinard attaquait Koundiau, une place forte des Toucouleurs. L'artillerie, peu nombreuse et de petit calibre, n'avait pu faire brèche. Elle avait bien produit, dans l'épais mur d'enceinte qui défendait la ville, des éboulements extérieurs formant un talus à peu près praticable, mais ce monticule franchi, trois mètres restaient à sauter pour pénétrer dans le fouillis de cases du village défendu par les *talibés* d'Amadou. La compagnie où servait Marchand s'élança à l'assaut. Marchand arrive au sommet du mur suivi de quelques tirailleurs les plus agiles. au-dessous d'eux, dans une cour, une trentaine de mètres serrés les uns contre les autres saluent d'une décharge générale l'apparition de la petite troupe. Il faut sauter au milieu d'eux. Devant leurs armes serrées, les tirailleurs hésitent, quelques-uns font mine de redescendre le talus. Alors Marchand, tout seul, sans faire usage de son arme, se laisse tomber au milieu des ennemis. Deux secondes il reste isolé parmi les Toucouleurs saisis d'une telle surprise qu'ils ne songent pas à le fusiller à bout portant. Cependant la honte d'abandonner seul leur chef, l'emporte sur la crainte des tirailleurs. Ils prennent le même chemin. Marchand, d'un coup de revolver, abat le chef Talibé, mais reçoit une balle qui, traversant son casque, trace dans la peau du crâne un sillon sanglant. En avant ! Tête nue, dégouttant de sang, il entraîne ses tirailleurs. Une heure après, la ville était prise.

Marchand resta trois jours entre la vie et la mort ; la secousse de sa blessure et le soleil frappant sur sa tête que n'abritait plus le casque colonial emporté par la balle du Toucouleur, lui avaient procuré une superbe insolation. Deux mois après, la croix de la Légion d'honneur récompensait sa belle conduite.

L'anecdote suivante, type, à mon avis, de cette belle humeur qui fait la moitié de la force du soldat français, est du lieutenant Mangin, un des compagnons de Marchand :

Il était alors sous-lieutenant, avait une vingtaine d'années et en paraissait à peine seize. À la prise de Dienna, toujours au Soudan français, il avait endossé, avant le combat, un superbe veston en flanelle blanche, tout battant neuf. Le village enlevé, Mangin avait ramassé pour sa part cinq blessures : un coup de sabre lui avait entamé l'oreille, une balle lui avait traversé le côté, trois flèches empoisonnées complétaient le tableau.

Tandis que le docteur pansait ses blessures, faisant saigner les piqûres de flèches. explorant le trou du côté pour voir s'il n'était pas resté de corps étrangers dans la plaie. Mangin contemplait avec une navraison comique, si elle n'eût été héroïque, le malheureux vêtement qui n'était plus qu'une loque dégoûtante de sang, noire de poudre.

S'adressant à un de ses chefs qui se trouvait à côté de lui :

— Est-il possible, mon capitaine de mettre les habits d'un pauvre officier dans un état pareil. »

C'est par douzaines et dans tous les ordres d'idée qu'on citerait des traits semblables.

J'ai donc raison d'espérer que de pareils hommes seront de taille à venir à bout de toutes les difficultés et j'espère.

J'espère que la réponse à la nouvelle belge ne se fera pas attendre et qu'elle sera l'annonce de l'arrivée de nos compatriotes au Nil.

Que le pays, pour reposer son âme. pour laver son esprit des dégoûts de l'heure présente, se reporte, par la pensée, près de ses enfants de là-bas, qu'il s'apprête à les fêter s'ils réussissent.

Et si, malgré tout, les événements apportent la douloureuse confirmation de leur échec, qu'il soit certain qu'ils ont tout fait pour réussir ; que tout ce que peuvent le courage, l'héroïsme humain a été dépensé à son service. Alors qu'il s'apprête à les venger.

Michel Ardan.

LA MISSION MARCHAND
(*L'Éclair*, 6 janvier 1898)

Du *Journal* :

La famille de M. Landeroin, lequel est attaché à la mission Marchand en qualité d'interprète pour l'arabe, a reçu de lui une lettre très optimiste dont nous extrayons le passage suivant.

Tambourah, 22 août 1897.

Il paraît que nos bons amis les Anglais ont fait courir le bruit du massacre de notre mission. N'en croyez rien, nous sommes tous en excellente santé et ce bruit qui court ne nous empêche pas de nous porter très bien et de trouver le séjour du centre africain très agréable.

Nous sommes trop forts et trop bien armés pour redouter un pareil désastre. Mais les Anglais ont tout intérêt à le faire croire en Europe pour qu'on nous abandonne. »

NOS DÉPÊCHES
PAR FIL SPÉCIAL

MISSION MARCHAND
(*La Dépêche*, 5 mars 1898)

Paris, 4 mars. — On a de nouveau de bonnes nouvelles de la mission Marchand. Elles datent des environs de la Toussaint 1897. Sans entrer dans les détails, nous pouvons bien dire qu'à cette époque, les derniers membres de la mission et les dernières charges avaient rejoint le centre d'organisation, Tambourah, et que la mise en route vers le Nil était imminente. La moitié de la mission était déjà échelonnée sur le Soueh, et l'occupation allait être faite de Koutchouk-Ali, au confluent de la Wouaou et du Soueh.

Koutchouk-Ali devait servir de port d'embarquement. Sur le Soueh flottaient déjà des chalands et des boats en fer. Quant à la canonnière le *Faidherbe*, le montage allait être terminé. Les lettres disent quels efforts et quelles peines il a fallu pour traîner ces innombrables bagages à travers tout le bassin du Congo dans celui du Nil. Elles disent aussi l'endurance, l'énergie, la bonne volonté, la bonne humeur et l'espoir de succès au milieu de difficultés sans nombre de tous ces vaillants Français.

D'autre part, on nous écrit de Marseillan (Hérault) :

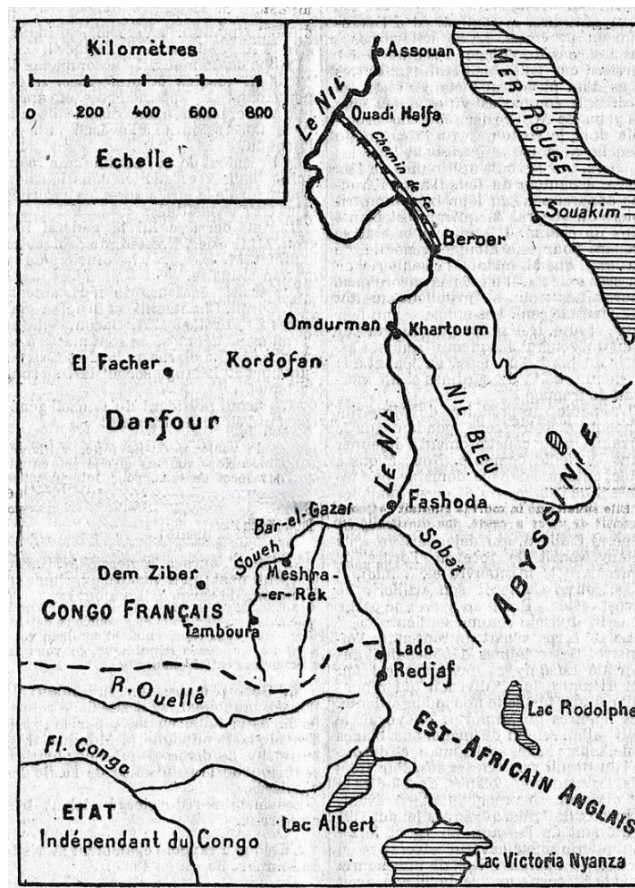
M. P. Souyri, propriétaire de notre ville, dont le fils fait partie de la mission Marchand, comme maître-mécanicien du *Faidherbe*, vient de recevoir de ce dernier une lettre datée du 10 octobre 1897, lui annonçant qu'il était en bonne santé, qu'aucun membre de la mission ne manquait encore à l'appel, et qu'il n'y avait, en outre, aucun cas de maladie. La lettre de notre compatriote, ajoutée à celles de ses compagnons, qui ont été citées par les journaux, vient encore une fois nous rassurer sur le sort de ces braves qui font flotter si loin les couleurs françaises et qui ont droit, par leur courage, à l'admiration de tous.

SUR LE HAUT NIL
(*Le Figaro*, 14 septembre 1898)

Nos télégrammes de ces jours derniers ont annoncé qu'une des canonnières du Khalife, le vaincu d'Omdurman, ayant remonté le Nil jusqu'à Fachoda, à 900 kilomètres de Khartoum, aurait rencontré sur ce point des troupes blanches et aurait eu avec elles un engagement. Repoussée, elle aurait dû redescendre le Nil pour regagner Khartoum où elle aurait fait connaître cet incident.

Quelles sont ces troupes blanches ? On ne le sait pas encore. Mais les Anglais n'hésitent pas à soutenir que ce sont les troupes de la mission Marchand, laquelle, comme on le sait, est partie du Congo il y a bientôt deux ans pour gagner l'Oubanghi et le Bahr-el-Gazal, avec l'objectif d'atteindre l'Abyssinie, c'est-à-dire de franchir toute l'Afrique de part en part.

Il est certain que la vraisemblance est pour la présence actuelle à Fachoda de la mission Marchand. C'est en vain que la presse anglaise et la presse belge ont, à différentes reprises, annoncé l'échec, voire le massacre de cette mission française. Bien des télégrammes sensationnels ont été lancés, depuis un an, pour répandre le bruit de la mort des hommes héroïques qui ont entrepris cette traversée totale du continent noir de l'ouest à l'est ; mais tous ces télégrammes ont été heureusement controuvés et, sous la conduite de l'habile et vaillant officier, chef de la mission, nos compatriotes ont poursuivi leur marche, non sans de grandes difficultés, mais avec un plein succès.



Les dernières nouvelles reçues d'eux sont du 27 mai. À cette date, le gros de la mission (car elle s'était préalablement divisée en trois groupes) se trouvait à Meschra-er-Rek, sur le Soueh, affluent du Bahr-el-Gazal. On peut voir, sur la carte que nous donnons ci-contre, quelle est la position de ce point et sa distance de Fachoda. Comme la mission Marchand possède une canonnière, le *Faidherbe*, qui a été transportée à dos d'hommes, en pièces démontées, à travers l'Afrique ; comme elle compte, en outre, six chalands, et comme, enfin, il est connu que les fleuves en question sont navigables, au moins en partie, en cette saison, il y a tout lieu de croire que la mission Marchand a pu déjà franchir les 6 ou 700 kilomètres de rivière qu'elle avait à couvrir et qu'elle est bien réellement à Fachoda.

Cette ville, ou mieux cette bourgade a une importance stratégique qui l'avait fait assigner comme lieu d'étape à la mission Marchand. De ce point, en effet, on peut surveiller tout ce qui se passe dans la région soudanaise et dans les bassins des rivières qui viennent mêler leurs eaux à celles du Haut-Nil. C'est, d'ailleurs, Fachoda qu'une autre mission française, la mission de Bonchamps, venue d'Abyssinie, s'était donnée comme objectif, et c'est là qu'elle comptait tendre la main à la mission Marchand. Mais diverses circonstances ont empêché M. de Bonchamps de mener jusqu'au bout l'expédition qu'il avait entreprise et il est rentré en France, le 25 juin dernier, en sorte qu'au capitaine Marchand a pu revenir l'honneur de planter pour la première fois le drapeau tricolore sur les murs de Fachoda.

Disons cependant qu'au mois de mai dernier, c'est-à-dire à l'époque où la mission Marchand a envoyé ses dernières correspondances, celle-ci paraissait être arrêtée à Meschra-er-Rek dans l'attente de renforts — 120 tirailleurs sénégalais et 24 laptots — partis du Congo sous la conduite d'un officier. A-t-elle, depuis lors, continué sa marche en avant ? Encore une fois cela est possible, mais personne ne saurait encore l'affirmer.

Il y a, à la vérité, deux autres missions européennes qui pourraient se trouver à Fachoda à l'heure actuelle : l'une est l'expédition du major belge Henry, venue du Congo belge ; l'autre est l'expédition Mac Donald, qui est partie de l'est africain anglais et de l'Ouganda, à travers les régions du lac Rodolphe et de la vallée du Sobat, pour gagner le Haut-Nil. Mais une très sérieuse révolte de son escorte a ralenti les mouvements du major Mac Donald, et il est à présumer que cet officier anglais est encore loin du but marqué à son expédition. Il est, de même, peu probable que les Belges aient poussé si loin leur tentative d'expansion africaine. Par suite, la presse anglaise est fondée à croire à la présence de nos compatriotes dans la région du Haut-Nil.

Cette constatation, on le devine sans peine, cause en Angleterre une surprise d'autant plus désagréable que le récent et brillant succès remporté sur les Derviches par le sirdar Kitchener et l'armée anglo-égyptienne permettait aux Anglais d'espérer que leur conquête du Soudan égyptien ne subirait pas d'obstacles. Cette surprise s'est traduite le premier jour, dans les journaux d'outre-Manche, par une bordée de mots désagréables à notre adresse : on n'y parlait rien moins que de notre déloyauté et on y envisageait la possibilité d'un *casus belli*. Après quarante-huit heures de réflexion, les esprits se sont un peu calmés, mais la mauvaise humeur persiste toujours, et on discute encore avec vivacité la violation du droit dont nous nous sommes rendus coupables en nous établissant sur un point relevant des provinces égyptiennes du Soudan.

Le *Daily Telegraph* s'exprime ainsi :

Nous avons fait beaucoup de sacrifices et nous avons beaucoup souffert en Egypte et pour l'Egypte ; nous avons prodigué l'argent et les hommes. Nous sommes bien déterminés à recueillir tous les fruits de ces coûteuses et douloureuses semences ; nous ne demandons à la France de faire aucune concession, ni de subir aucune humiliation,

mais seulement d'agir envers nous comme elle voudrait que nous agissions à son égard en pareilles circonstances.

Quant au *Daily Mail*, voici ce qu'il dit :

Rien ne peut justifier l'occupation de Fachoda par les Français. Jamais le Soudan n'a été abandonné par l'Égypte. Le khalifat l'avait conquis, mais il n'avait pas pour cela cessé de faire nominalement partie du khédivlat. L'occupation effective ne peut pas être de saison ici. Du reste, le sirdar a à sa disposition les moyens d'obliger les Français à évacuer Fachoda. Et, si ces derniers ont des canonnières avec eux, elles ne doivent pas être bien terribles.

Espérons que le gouvernement français se montrera raisonnable et ordonnera promptement l'évacuation de Fachoda.

Le *Times* dit que, s'il est exact que la mission Marchand soit à Fachoda, la situation n'est pas sans gravité. Si Fachoda était un territoire non encore découvert ou ouvertement abandonné, la France pourrait baser une réclamation sur cela avec quelque raison ; mais le cas est bien différent : Fachoda est la capitale d'un territoire incorporé au Soudan égyptien en 1870, et l'Égypte est aujourd'hui en mesure d'exercer sur ce territoire ses droits, qu'elle a toujours affirmés.

Il y a beaucoup à reprendre dans les dires du *Times*. Il est parfaitement vrai que Fachoda et la région voisine sont un territoire conquis, en 1864, par l'Égypte sur les nègres Chillouks. Il est non moins vrai que les Égyptiens ont bâti, il y a trente ans, un fort à Fachoda, et qu'ils en ont fait une colonie pénitentiaire, dont le climat malsain se prêtait excellemment à recevoir les prisonniers « qui ne devaient pas revenir de l'exil », suivant l'expression de Reclus. Mais, depuis le soulèvement des mahdistes, les provinces du Soudan se sont peu à peu détachées de l'Égypte. Dès 1884, seule la province d'Equatoria, que commandait Emin-pacha, tenait encore. Et elle ne resta égyptienne que jusqu'en 1889, date où Emin-pacha fut ramené à Zanzibar.

Dès lors toute la question est de savoir si ces provinces doivent être considérées comme abandonnées, auquel cas [le droit de les occuper appartenait, suivant l'Acte de Berlin qui règle le droit international africain, à la nation qui y viendrait « en forces suffisantes pour maintenir l'ordre, protéger les étrangers, surveiller les indigènes »](#).

Aussi bien, gardons-nous de répondre à la presse anglaise sur le ton qu'elle a adopté. La question actuelle est complexe, précisément parce qu'elle soulève des points de droit international. Discutons donc et raisonnons. Il y a quelques mois, quand il s'agissait du règlement de la question de la boucle du Niger, quelques organes français et anglais avaient commencé par partir en guerre. Finalement, on s'est radouci, on a discuté et les deux pays ont conclu un arrangement. Il en sera de même pour la question du Haut-Nil et du Bahr-el-Ghazal.

L'Acte de Berlin est la base du droit africain. Il n'y a qu'à s'y soumettre et personne ne pourra trouver à y redire. Mais, après tout, est-ce bien la mission Marchand qui est à Fachoda ?

Marc Landry.

VERS LE HAUT NIL

LA MARCHÉ DE LA MISSION MARCHAND
(*La France militaire*, 22 septembre 1898)

Ce fut au mois d'août 1896 que la mission Marchand dit du Congo Nil débarquait à Loango.

Son but : atteindre le Nil par les voies les plus rapides. Ses moyens : beaucoup d'énergie, de courage, d'audace et beaucoup d'autres qualités morales, mais très peu de moyens matériels.

La caractéristique de notre colonie du Congo était qu'on ne pouvait jamais être sûr que le transport d'une tonne de marchandises de Loango à Brazzaville pût se faire dans de bonnes conditions.

Cette situation ne pouvait se prolonger indéfiniment ; le capitaine Marchand reçut, à cet égard, les pleins pouvoirs du gouverneur du Congo. Il se mit résolument à l'œuvre ; six mois après, la circulation était assurée sur toute la ligne d'étapes entre Loango et Brazzaville.

Ce ne fut qu'après avoir accompli cette tâche que l'on put songer à commencer la marche vers l'Orient.

Il fallait faire remonter le cours de l'Oubangui à un important convoi dont les pièces principales étaient les caissons de la canonnière démontable le *Faidherbe*.

Or, sur l'Oubanghi, la flottille locale est si mal entretenue qu'elle ne rend que des services illusoire. On loue les bateaux des maisons de commerce lorsque celles-ci veulent bien y consentir.

On perdit encore plusieurs mois à surmonter toutes ces difficultés.

L'année 1897 était déjà bien avancée lorsque toute la mission fut enfin concentrée entre Bengassa et Semio sur le M'Bomou.

La mission, utilisant la vallée du Bokou, construisit alors une route de six mètres de large, qui assura les communications entre le M'Bomou et le Soueh, affluent du Nil.

Il faut bien comprendre, en effet, que la mission Marchand était une mission d'occupation et que, dans ces conditions, elle devait trainer derrière elle un important convoi.

Quand on relira plus tard le détail de cette traversée de l'Afrique par quelques officiers n'ayant avec eux qu'une faible escorte et qui devaient pacifier le pays, construire des routes, fonder des postes, tout en gagnant journellement du terrain en avant, on se sentira rempli d'admiration pour cette vaillante phalange qui jamais ne désespéra de l'avenir.

Le fort Hossinger, construit sur le Soueh, ne répondant pas aux nécessités de la situation, le capitaine Marchand en fonda un autre plus en aval, à Rodjioli, qui devint un véritable arsenal.

C'est là que fut remonté le *Faidherbe*.

Malheureusement, ce bateau, qui avait traversé toute l'Afrique par terre comme s'il eût des jambes, ne voulut jamais naviguer sur son élément.

Nos Soudanais ne furent pas embarrassés pour si peu ; ils avaient vu construire les pirogues de Djenné ; ils en construisirent du même modèle pouvant porter jusqu'à cent hommes.

C'est avec ces moyens qu'ils atteignirent, à la fin de l'année 1897, le confluent du Waou avec le Soueh, où fut fondé le fort Desaix.

La vallée du Soueh solidement occupée, le capitaine Marchand lança des reconnaissances dans le pays environnant pour déterminer la route à suivre.

Toute la région du Bahr-el-Ghazal est, en effet, couverte de marais; d'autre part, le Soueh est recouvert, aux basses eaux, d'une épaisse couche d'herbages appelée le zedd et qui rend la navigation presque impossible.

On ne pouvait donc se lancer tête baissée dans l'inconnu. Ce ne fut qu'en 1898 que la mission put reprendre sa marche en avant.

Elle occupa successivement Meschra et Rek, puis campa sur les bords du lac No.

Aujourd'hui, le capitaine Marchand et ses compagnons, les capitaines Baratier, de la cavalerie, Germain, de l'artillerie de marine, Mangin et Largeau, de l'infanterie de

marine, le lieutenant Fouque, de l'infanterie de marine, l'enseigne Dyé, le docteur Emily, occupent Fachoda.

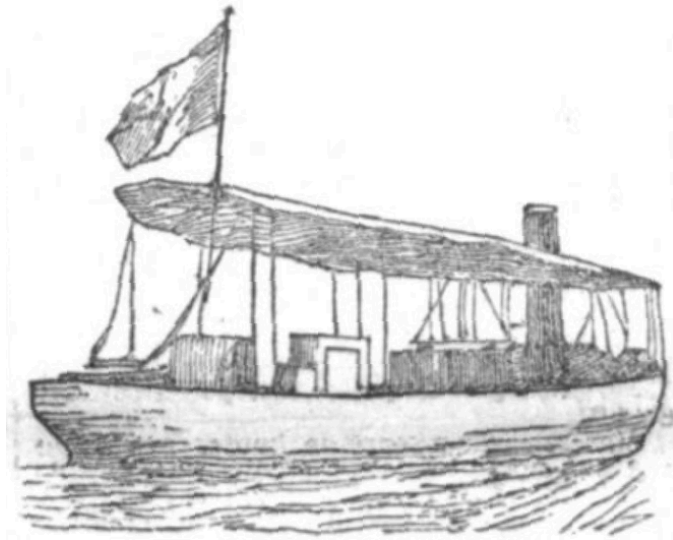
Rappelons-nous leurs noms : ce sont ceux de braves gens qui ont dignement servi leur pays.



LE CAPITAINE MARCHAND
(*Le Petit Provençal*, 25 septembre 1898)

Le capitaine Marchand, de l'infanterie de marine, est né le 22 novembre 1863. Entré au service en 1883, il fut nommé sous-lieutenant en 1887, lieutenant en 1890, ayant fait toute sa carrière dans les troupes coloniales. Nommé au commandement des troupes du Haut-Oubanghi, le capitaine Marchand a reçu mission de poursuivre l'œuvre à laquelle le lieutenant-colonel Monteil, rappelé fort inopinément, avait voulu se consacrer. Placé à la tête de la plus délicate et de la plus ardue des explorations tentées dans la région soudanaise, ayant été lancé pour ouvrir une route qui fit communiquer le Soudan avec l'Abyssinie, en traversant le Bahr-el-Ghazal et en s'établissant sur le Haut-Nil, il a accompli sa tâche jusqu'au bout, venant planter le drapeau français, comme on l'a vu, à Fachoda.

Il est arrivé là, échappant à toutes sortes d'embûches, ayant à lutter contre la faim, la fièvre et le terrible soleil du centre africain qui est le plus cruel ennemi de ceux qui veulent sonder les mystères du pays noir. Il a tout vaincu, sans un moment de faiblesse, fanatique du devoir patriotique. Parmi les accessoires de l'expédition, l'un des plus importants est sans contredit la petite canonnière démontable le *Faidherbe* que représente notre croquis ; on est parvenu à la mener à travers le Congo, jusqu'au Babr-el-Ghazal et elle doit flotter sur le Haut-Nil. L'œuvre est héroïque, gigantesque et jette une gloire nouvelle sur ce merveilleux corps de l'infanterie de marine, dont les services ne sont plus à compter. — P.



La canonnière *Faidherbe*

Côte-d'Ivoire

(*Le Petit Provençal*, 13 novembre 1898)

Marseille, 12 novembre.

Le paquebot *Stamboul*, de la compagnie Fraissinet*, courrier de la côte occidentale d'Afrique, est arrivé, ce matin, avec 40 passagers, dont MM. Didier, chef d'escadron ; Valdener, capitaine d'infanterie de marine, venant du haut Oubangui ; Noël, pharmacien en chef ; Chalot, agent du service colonial ; Souyri, chef mécanicien de la canonnière *Faidherbe*, de la mission Marchand ; Mallet, secrétaire du gouverneur de Grand-Bassam ; Feigne, lieutenant de tirailleurs haoussas, et une vingtaine de soldats et de marins provenant du Congo et du Dahomey.

Le capitaine Valdener est l'officier qui succéda au capitaine Hassenger, assassiné, après la création du poste de Tamboura, et occupa, le 27 mars 1897, Dem-Ziber, dans le Bahr-el-Ghazal. afin de faciliter la marche en avant du capitaine Marchand.

.....

NOUVELLES

LA MISSION MARCHAND

(*La France militaire*, 15 novembre 1898)

Beaucoup de gens se sont étonnés que la mission Marchand s'en revienne en France par la voie de l'Abyssinie. Ce retour ainsi effectué demande une explication. Trois routes différentes étaient à choisir. La plus courte et la plus naturelle de ces routes était celle du Nil vers Khartoum, Berber et le Caire.

Elle n'était pas utilisable, attendu que la mission française évacuait Fashoda et qu'il était difficile de lui laisser traverser les lignes anglaises. On pouvait alors faire

rétrograder la mission en lui faisant suivre de nouveau l'itinéraire suivi par elle depuis 1896, c'est-à-dire en lui faisant reprendre la route de l'Oubangui. Enfin, il restait le chemin de l'Abyssinie ; c'était plus rationnel.

Le chemin à parcourir de Fashoda à Djibouti est, en effet, beaucoup moins long que celui de Fashoda à l'embouchure du Congo. En utilisant la rivière Sobat, qui est navigable, la mission traversera rapidement la grande région marécageuse intermédiaire située entre le Nil Blanc et les hauts coteaux de l'Abyssinie.

De plus, au point de vue géographique, elle aura accompli la plus belle traversée de l'Afrique qui ait été faite. Nous croyons savoir que le commandant Marchand a particulièrement insisté afin que le retour de sa mission s'effectuât par la route de l'Abyssinie.

Un Auxiliaire de Marchand

Le mécanicien du *FAIDHERBE*
(*Le Petit Marseillais*, 20 novembre 1898)

On nous écrit de Cette, le 19 novembre :

Nous avons signalé, ces jours dernier, l'arrivée à Marseillan, son pays natal, du jeune Souyri, le vaillant mécanicien du *Faidherbe*. Nous croyons qu'on prendra quelque intérêt à des détails concernant ce précieux auxiliaire du commandant Marchand.

Parti il y a quatre ans, Souyri appartenait à la mission Besançon, destinée à monter deux vapeurs à Brazzaville pour ravitailler le Haut-Oubanghi. Le commandant Besançon meurt, Souyri est le seul survivant. Un an se passe. La mission Maurin vient de reprendre la tâche de la mission Besançon. Souyri, aidé de deux ouvriers mécaniciens, monte le *Jacques-d'Uzès*, la canonnière qui sert en ce moment même aux transports de Lyrranga au poste de Bonghi, point terminus de l'Oubanghi, affluent du Congo.

Marchand arrive. Souyri sollicite l'honneur de le suivre. Son intelligence, autant que son sang-froid, lui valent de la part du commandant Marchand le témoignage le plus flatteur et une lettre officielle exprimant le vœu de lui voir décerner par le gouvernement le titre d'administrateur du Haut-Oubangui. Lorsque Souyri a remonté la canonnière *Faidherbe*, sur le Lexoés, affluent du Nil, il peut revenir en France. Honneur à lui ! — S.

Chronique régionale

HÉRAULT
(*Le Petit Marseillais*, 13 décembre 1898)

MARSEILLAN. — Le mécanicien du « Faidherbe ». — À son arrivée à Marseillan, sa ville natale, le *Petit Marseillais* s'était fait un devoir de signaler à ses lecteurs le précieux concours prêté par notre concitoyen, M. Souyri, mécanicien du *Faidherbe*, à la mission Marchand. Nous apprenons aujourd'hui avec une satisfaction qui trouvera certainement de l'écho parmi ceux qui nous font l'honneur de nous lire, que le vaillant Français qui a fait naviguer la première canonnière dans le bassin du Haut-Nil, vient d'être nommé administrateur de 3^e classe du Haut-Oubanghi. C'est là une nomination qui honore autant qui la reçoit que qui la signe.

Avant son départ pour Paris, où il était appelé par le ministre pour fournir divers renseignements, M. Pally, le sympathique commissaire intérimaire de l'Inscription

maritime, a remis une médaille d'honneur à Souyri qui n'a pu la recevoir sans faire éclater une vive émotion. Et maintenant, tous nos meilleurs souhaits au nouvel administrateur.

Société de géographie
(*Le Temps*, 5 février 1899)

Mission Marchand. — Le docteur Dyé, de l'infanterie de marine, envoie de Cherbourg le résumé des dernières lettres qu'il a reçues de son frère, membre de la mission Marchand, enseigne de vaisseau et commandant du *Faidherbe*.

Au début de 1898, cette mission complétait l'occupation du Bahr-el-Ghazal en créant les postes de Meschra-el-Rek, Djour-Ghattos et M'Bia. À l'ouest, Fort-Desaix était relié par un chemin avec Dem-Ziber, occupé depuis longtemps par M. Liotard. L'enseigne de vaisseau Dyé employa ce temps à remonter, la flottille (baleinières, chalands en acier ou alu minium et vapeur le *Faidherbe*).

En avril, commença la crue de la Soueh. M. Dyé expédia à Fort-Desaix un grand convoi de chalands et pirogues sur lesquels le commandant Marchand partit le 4 juin pour Fachoda avec le premier groupe de la mission. Un mois après, la crue retardée permit enfin le lancement du *Faidherbe*. Peu après, partit de Fort-Desaix le deuxième groupe de la mission avec le vapeur, le reste de la flottille et de grands approvisionnements (capitaine Germain, enseigne de vaisseau Dyé, adjudant Deprat, sergent Bernard). Après trente jours de travail et de souffrances, le vapeur atteignit le Nil et Fachoda le 29 août. Le troisième groupe ravitailla la garnison de Fort-Saint-Louis en munitions, après le beau succès sur les mahdistes, dont on a peu parlé. M. Dyé partit ensuite pour le Sobat, que le *Faidherbe* explora pendant quatorze jours : Il fut reçu avec enthousiasme par les indigènes. Le drapeau éthiopien flottait sur les villages et un de nos compatriotes, M. Potter (de la mission de Bonchamps), qui faisait partie de la mission abyssine, fut signalé à M. Dyé. Le *Faidherbe* rejoignit à Fachoda, puis remonta jusqu'à Meschra-el-Rek pour en ramener des munitions, des renforts et des approvisionnements.

Le but était atteint avec l'appui des indigènes et en dépit des attaques des Derviches.

Le 10 décembre, l'enseigne de vaisseau Dyé préparait l'appareillage et la mission s'embarquait pour le Sobat et le Baro sur la flottille remorquée par le vaillant petit bateau.

Nos compatriotes sont sans doute, à l'heure actuelle, sur les plateaux éthiopiens et reviendront en mars ou avril.

COLONIES
(*La France militaire, La Dépêche coloniale*, 15 mars 1899)

*** L'enseigne de vaisseau Dyé, commandant du *Faidherbe* et de la flottille de la mission Marchand, revient en France avec ses compagnons prendre un repos bien mérité. La montée du Baro a été assez pénible, dit un correspondant. Il a fallu haler le vapeur et les embarcations sur les bancs de sable et les seuils rocheux qui interrompaient souvent la navigation.

Après l'arrivée à Ztior, tout le matériel a été confié à la garde du général (Azzage) Tcherinett, lieutenant du *Dedjaz-Tessamna*.

La mission Marchand en Abyssinie
(*Le Petit Marseillais*, 25 avril 1899)

Les journaux d'Alger contiennent de très intéressantes nouvelles sur la mission Marchand, dont M. Mesplé a donné communication à la Société de géographie de cette ville dans les termes suivants :

Le courrier d'Abyssinie vient de m'apporter des nouvelles de la mission Marchand. Elles sont très intéressantes. Je me borne à classer les renseignements qui me sont parvenus par des lettres timbrées de Djibouti, fin mars et commencement d'avril.

La mission Marchand, qui avait évacué Fachoda le 11 décembre 1898, est arrivée sur les plateaux éthiopiens au milieu de janvier dernier. Le dedjaz Thessama, qui commande dans toute la vallée de la rivière Baro, lui a fait une réception grandiose avec des milliers de guerriers et tous ses chefs en armes. Après deux semaines d'efforts surhumains pour traîner la canonnière *Faidherbe* et les chalands constituant la flottille de la mission sur les bancs de sable et dans les rapides du Haut-Baro, tout-le matériel (moins 100.000 cartouches et obus renvoyés directement au Caire par la voie du Nil) a été amené par eau jusque dans les montagnes d'Abyssinie où le dedjaz Thessama en a pris la garde.

Le retour par l'Abyssinie se fait d'une façon peu pénible, à dos de mulets, au milieu des démonstrations les plus sympathiques. Tous les chefs font à la mission des réceptions grandioses et comblent les hommes de vivres : partout des cases sont construites à l'avance, pour les étapes de chaque jour : c'est presque une marche triomphale.

Les détails se précisent sur l'œuvre extraordinaire de Marchand à Fachoda. La citadelle qui a permis de résister à l'attaque de 1.000 madhistes, était constituée par des remparts de terre et de briques formidables, hauts par endroits de huit mètres. Jusqu'au dernier jour, on n'a pas cessé de renforcer les bastions, selon les plans du capitaine Mangin, pour leur permettre de résister au besoin à une attaque des Anglais.

L'odyssée de la canonnière le *Faidherbe* réussissant à ravitailler et à réapprovisionner sans cesse Fachoda par la voie de Mechra-el-Rek, en traversant et en disloquant les barrages de Sedd, est presque incroyable. D'abord, il avait fallu, en juillet et en août 1898, pour passer la rivière Soueh au Bahr-el-Chazal, traverser un affreux marais de boue et de vase, sans profondeur, entravé par une végétation très dense d'herbes aquatiques, de roseaux, de papyrus et de nénuphars. Des marais analogues, pratiquement infranchissables, interdisant ainsi aux vapeurs l'accès des affluents du Dahr-el-Ghazal proprement dit ; toutes les rivières du Sud et de l'Ouest venant aboutir à ces marais ont, par suite leur bassin aussi bien rattaché géographiquement et politiquement aux plateaux du M'Bomou qu'à la vallée du Nil.

Puis le *Faidherbe* eut à traverser et à disloquer d'énormes barrages d'îles d'herbes flottantes, dans le chenal même du Bahr-el-Ghazal, qui se formèrent à partir de septembre 1898. Les îlots flottants, composés surtout d'oum-souf et de papyrus, s'agglomèrent dans les nombreux bras, marais et lacs de la dépression qui va de la Mechra au Bahr-el-Arab ; à la crue des rivières et sous l'effort des vents, vers la fin de la saison des pluies, ces îlots se mettent en mouvement vers l'aval, et viennent se coincer, s'agglomérer dans les parties rétrécies du chenal navigable du Ghazal, formant des barrières très denses où parfois les indigènes, les Nassers, peuvent passer à pied sec.

L'équipage du *Faidherbe* a toujours réussi à rompre les barrières d'îles flottantes, au prix de jours et de nuits de travail passés dans l'eau, et la mission s'est toujours trouvée bien approvisionnée en dépit des affirmations du sirdar Kitchener.

Un des plus gros obstacles qu'aient dû vaincre les compagnons du commandant dans leurs pérégrinations fluviales sur les rivières Soueh et Bahr-el-Ghazal, ce furent les attaques des hippopotames. Ces monstres pullulent surtout par bandes de vingt à

trente dans les fosses du Soueh ; toutes les embarcations de la mission ont été trouées plus ou moins par les dents courbes de ces pachydermes ; même la canonnière *Faidherbe* a subi une longue déchirure. En beaucoup d'endroits, il a fallu véritablement disputer le passage ; il en est résulté des hécatombes d'hippopotames, dont la graisse et la viande assuraient de bons repas aux tirailleurs et aux payeurs de la mission.

Partout sur son passage, le commandant Marchand a fait œuvre d'occupation solide, s'assurant la domination ou l'alliance des chefs Denka, comme celle du sultan Tamboura, créant des voies de communication, soit par terre, soit par les rivières, jetant de gros approvisionnements dans les fortins créés.

Et M. Mesplé termine par ces mots :

« Par la grandeur des résultats scientifiques, comme par l'importance des conséquences politiques, la mission Marchand prend place au premier rang des explorations modernes. »

COLONIES

À DJIBOUTI

Le commandant Marchand
(*La France militaire*, 9 mai 1899)

On nous mande de Marseille :

Le journal *Djibouti* du 22 avril, apporté par le *Yarra* avec le courrier d'Extrême-Orient, dit que la ligne télégraphique entre Addis-Abéba et Harrar a été détruite sur une longueur de 15 kilomètres par un ouragan, et que Ménélick était rentré, le 7 avril, dans sa capitale.

Les indigènes de la brousse signalaient la présence d'un blanc qui traversait le désert de Dankali avec une troupe considérable, et venait donc d'Addis-Ababa sans passer par Harrar. On supposait que cette troupe pouvait être l'avant-garde de la mission Marchand. Ces bruits sont aujourd'hui reconnus erronés.

Marchand a dû arriver à Harrar le 27 ou le 28 avril. Le trajet d'Addis-Abéba à Djibouti dure un mois. Le courrier le fait en vingt-cinq jours, avec des mulets ; en brûlant les étapes, en douze jours. On en concluait que, si le commandant Marchand avait attendu l'empereur à Addis-Ababa, il arriverait à la fin du mois à Djibouti.

Au moment où le paquebot repartait, on apprenait que Marchand était en route d'Addis-Abéba pour Harrar, et on attendait le commandant et ses compagnons le 10 mai à Djibouti.

Le Cercle français lui offrira un banquet suivi d'une réception ouverte. Les membres se porteront en masse au devant de l'explorateur dès qu'il sera signalé.

LA MISSION MARCHAND

L'ARRIVÉE DU COMMANDANT MARCHAND À DJIBOUTI

Un vaillant soldat. — La mission Congo-Nil. — La révolte du Congo. — Un convoi peu banal

Changement d'itinéraire. — Le passage des rapides. — Dans les marais du Bahr-el-Ghazal. — La mission à Fachoda
(*L'Éclair*, 18 mai 1899)

La mission Marchand est arrivée hier à Djibouti. La dépêche suivante datée de Djibouti, 15 mai, 7 h. 30 soir, rend compte ainsi de la dernière étape de la vaillante petite troupe :

« Les chefs somalis sont accourus du désert pour saluer à son passage le commandant Marchand.

» La troupe du protectorat et les correspondants des journaux ont rencontré, à 85 kilomètres de la côte, la mission enthousiasmée de l'accueil qu'elle a reçu en Ethiopie.

» La mission campe aujourd'hui au kilomètre 37. M. Georges Thiébaud est parti à sa rencontre.

» La mission arrivera demain par train spécial à Djibouti où de grandes fêtes sont préparées en son honneur. »

Une dépêche du commandant Marchand

Le ministre des colonies a communiqué, hier matin, au conseil des ministres, le télégramme suivant adressé par le commandant Marchand au gouverneur de Djibouti :

La mission, en parfait état de santé, entrera le 16 mai à Djibouti. Au moment où nous arrivons au terme de la traversée de l'Afrique et des trois années employées à l'accomplissement de la tâche qui nous a été confiée, le chef de la mission et ses officiers vous prient de renouveler au gouvernement et à leurs chefs militaires l'assurance respectueuse de leur dévouement, de leur esprit de discipline et d'obéissance que n'ont pu altérer les trois années passées dans la brousse.

Les récompenses

Le gouvernement, après avoir pris connaissance de ce télégramme, a décidé d'accorder les récompenses demandées par le commandant Marchand pour le lieutenant Fouque, qui sera nommé chevalier de la Légion d'honneur, et pour un certain nombre de sous-officiers et de soldats indigènes de la mission qui recevront la médaille militaire.

Les fêtes organisées en France

Le conseil a en outre arrêté le programme des fêtes qui seront organisées en France en l'honneur de la mission Marchand.

À Toulon, la mission sera reçue officiellement par le préfet maritime et les délégués des ministres de la guerre, de la marine et des colonies.

La mission quittera Toulon le lendemain ; elle arrivera à Paris le surlendemain à 9 heures 20 du matin.

À la gare de Lyon, elle sera reçue par les représentants des ministres de la guerre, de la marine et des colonies, et par le président et par les membres du conseil d'administration du cercle militaire.

Le ministre de la marine mettra sa voiture à la disposition du commandant Marchand.

De la gare de Lyon, la mission se rendra au ministère de la marine où un grand déjeuner, présidé par M. Lockroy, lui sera offert.

Le soir, une réception en l'honneur de la mission aura lieu au Cercle militaire.

Le lendemain, la mission assistera à une soirée donnée par le ministre des colonies.

Une médaille commémorative, frappée par les soins du gouvernement, sera remise au commandant Marchand et à ses compagnons. Elle portera comme mention :

Mission Marchand
De l'Atlantique à la mer Rouge

Le gouvernement estime que le *d'Assas* arrivera à Toulon le 29 ou le 30 mai. Le commandant Marchand serait donc à Paris le 31 mai ou le 1^{er} juin.

Le groupe de la défense nationale

Le groupe parlementaire de la défense nationale a décidé hier d'envoyer une délégation saluer la mission Marchand à son débarquement à Toulon.

Ont été désignés pour faire partie de cette délégation. MM. de la Ferronnays, Magne, général Jacquy, Lasies, Gervaise, etc.

À Toulon

Toulon, 16 mai (par dépêche). — Le conseil municipal réuni ce soir s'est occupé du débarquement à Toulon de la mission Marchand.

M. Pastoureau, maire, a annoncé que la mission arriverait ici vers la fin du mois ou dans les premiers jours de juin, au plus tard le 3 juin.

À l'unanimité le conseil a nommé une commission spéciale chargée de préparer la participation grandiose de la municipalité à la réception du commandant et de ses compagnons.

LA MISSION MARCHAND

Ce que fut la mission Marchand. — Une chevauchée de trois ans en Afrique. — Avant et après Fachoda

Le commandant Marchand, qui fut le chef de cette petite troupe, ayant chevauché pendant trois ans au milieu de l'Afrique, est aujourd'hui une figure populaire. Depuis longtemps son nom était connu et aimé des coloniaux.

Le mot d'officier de fortune est un peu banal pour un homme comme Marchand, dont la carrière militaire est aussi bien remplie et aussi curieuse. Il fit ses premières armes sur cette terre d'Afrique qui a su tremper tant de caractères et donner à la France tant d'hommes solides. Tout jeune il goûta ce charme africain si curieux, si spécial dont on meurt, disent les pessimistes, et fut subjugué. Depuis, il consacra à la cause africaine ses forces et lui donna toute sa foi.

Ce fut pendant son dernier séjour à Paris, après la colonne Monteil, que la mission Congo-Nil fut décidée. La direction lui en fut confiée.

Au mois de juin 1896, il quittait la France et débarquait au Congo le 23 juillet suivant. Quelques-uns de ses futurs compagnons s'embarquaient avec lui, tandis que les autres prenaient le paquebot suivant. Presque tous étaient de vieux Africains, coureurs de brousse et d'aventures, Soudanais de bonne marque qui en avaient déjà vu de dures et sur qui l'on pouvait compter. Les capitaines Baratier, Germain et Mangin, le lieutenant Largeau, le lieutenant de vaisseau Morin, l'enseigne de vaisseau Dyé, l'interprète Landeroin, le médecin de la marine Emily et douze sous-officiers, dont l'adjudant de Prat, formaient une petite troupe solide, éprouvée, pleine de courage et de bonne humeur. Une compagnie de Sénégalais-Soudanais, recrutée à Dakar par le capitaine Mangin et l'adjudant de Prat, forma le gros de la mission.

En débarquant au Congo, Marchand et les siens se heurtèrent aux plus graves difficultés et crurent un instant que le sort de leur expédition allait se trouver compromis. Tout le pays, de Loango à Brazzaville, c'est-à-dire la voie même de pénétration qu'ils devaient suivre, était en révolte. Les cinq cents premières charges de la mission furent jetées dans la forêt de Mayombée par des porteurs infidèles et révoltés. Devant une situation aussi périlleuse, M. de Brazza, commissaire général, établit l'état de siège et donna le commandement des troupes avec pleins pouvoirs à Marchand. Celui-ci résolut d'agir vigoureusement, et sans tarder il engagea les opérations contre les rebelles. Elles durèrent tout septembre.

Au cours de ces opérations, Marchand tomba dangereusement malade d'un accès de fièvre bilieuse hématurique. Le 30 septembre, il arrivait mourant à Loudima, porté en hamac depuis deux jours. Heureusement que cette affreuse intruse, la bilieuse, qui en Afrique guette toujours l'Européen surmené, n'eut pas pour lui de fatale conséquence. Au bout de quelques jours, il était remis. Le 19 octobre, il attaqua le chef des rebelles, Mabilia Niganga. Ce noir, réfugié dans une caverne avec ses fidèles, opposa une défense héroïque. C'est en vain que nous essayâmes de forcer l'entrée de sa retraite que nous fumes obligés de faire sauter à la dynamite. Une trentaine de villages qui nous résistaient furent ensuite détruits.

Après cette répression, les indigènes comprirent qu'il fallait se soumettre et les révoltés de la veille vinrent s'offrir comme porteurs. C'était le salut. Grâce à ce concours de la population toutes les nombreuses charges de la mission furent rapidement transportées à Brazzaville.

Le 8 novembre, toute la mission était réunie à Brazzaville et s'occupait activement du départ. On monta le petit vapeur le *Faidherbe*, on activa le montage et le boulonnage d'un autre vapeur, le *Duc d'Uzès*, et on mit en état trois chalands en aluminium de 12 mètres de long et 3 mètres de large, deux chalands en acier et des pirogues en aluminium. Le 13 janvier 1897, trois vapeurs emportaient le capitaine Mangin avec ses tirailleurs, des porteurs et 11.000 charges. Le 24 janvier, un nouveau départ s'effectuait et le vapeur la *Ville-de-Bruges* emportait 1.100 charges et toutes les embarcations. Le 1^{er} mars, Marchand quittait lui-même Brazzaville, à bord d'un vapeur à marche rapide, qui lui permit de rattraper les premiers partis.

La mission remonta l'Oubanghi sans encombre jusqu'à Bangui, où la navigation est interrompue par de nombreux rapides. Sur le bief supérieur de la rivière se trouvaient, sous la direction de l'administrateur Bobichon, une armée de payeurs fournie par les villages riverains, dont la flottille de pirogues remonta vers le M'Bomou le personnel et le matériel de la mission.

Le plan que Marchand avait longuement mûri était, après avoir concentré toute sa mission à Rafai, point situé sur le M'Bomou, de remonter directement, vers le nord, sur Dem-Ziber, puis de tourner les marécages du Bahr-el-Ghazal, en traversant le Kordofan méridional, et de redescendre à Fachoda par la voie du Bahr-el-Arab. Ce plan fut complètement changé par un mot de H. Liotard, gouverneur du Haut-Oubanghi, que Marchand reçut le jour de Pâques de l'année 1897. M. Liotard, se trouvant alors dans la région de Dem-Ziber, l'avertissait que, grâce aux ravitaillements apportés par la mission, il allait pouvoir occuper Dem-Ziber, l'ancienne Moudirieh de Lupton-bey, et lui conseillait fort d'abandonner la route du nord pour celle de l'ouest, en passant par Tamboura, le Soueh et la Mechra-el-Reck.

Il est présumable que M. Liotard, résidant dans le pays et fort au courant de la situation, jugea qu'il était imprudent d'essayer de traverser avec une petite troupe le Kordofan, pays peuplé de derviches.

Marchand se rangea sans tarder à l'avis de Liotard, et il envoya immédiatement l'ordre aux différents groupes de la mission, déjà en route vers Rafai, de prendre la route de Tamboura. C'est alors que l'on résolut de transporter du M'Bomou dans le Bahr-el-Ghazal toute la flottille. La mission, en vue de ce gigantesque effort, fut divisée en deux fractions : le convoi et la flottille. On savait que le M'Bomou dans son cours inférieur était semé de barrages et impropre à la navigation, mais on ne connaissait point son cours supérieur qui pouvait être navigable.

Les officiers de la première fraction de la mission exécutèrent en vingt jours l'hydrographie du cours inférieur. Bientôt, la deuxième fraction de la mission, profitant des indications recueillies par l'avant-garde, chemina avec la flottille ; sur les biefs navigables, elle vogua sous la conduite des piroguiers bouzyris, tandis que devant chaque rapide, elle descendait à terre et faisait tirer avec des cordages les embarcations qui glissaient sur des troncs d'arbres.

Le 20 juin, toute la mission était parvenue en amont des passes de Baguessé, ayant franchi le bassin inférieur du M'Bomou au prix des plus grands efforts, qui avaient été fatals à l'un de ses membres, le lieutenant de vaisseau Morin. Pendant que cette opération s'accomplissait le capitaine Baratier opérait la reconnaissance du cours supérieur du fleuve, jusque-là totalement inconnu. À ce moment, tous les membres de la mission traversèrent de cruelles angoisses, car si le cours supérieur du M'Bomou était reconnu lui aussi non navigable, la mission courait à un échec. Il ne fallait pas songer traîner la flottille pendant 800 kilomètres à travers un pays inexploré que l'on savait couvert de forêts et coupés de marécages.

Le capitaine Baratier mena vivement cette reconnaissance du M'Bomou supérieur. Parti de Baguessé le 1^{er} juin avec trois petites pirogues, il arrivait le 3 août au confluent de la Méré à 70 kilomètres du bassin du Nil, découvrant plus de 700 kilomètres de voie navigable. La flottille ne tardait pas à suivre cette voie que l'on venait de découvrir et, le 10 septembre, elle parvenait sans encombre au confluent de la Méré.

Il restait, après avoir atteint l'extrémité des eaux navigables du bassin du Congo, à déterminer le point de départ de la navigabilité des eaux nilotiques. C'est Marchand lui-même qui se chargea de cette tâche. Il laissa à Baratier le commandement de la mission et se dirigea vers le Soueh. Une fois qu'il eut découvert l'endroit exact où celui-ci devenait navigable, il s'embarqua résolument avec huit hommes dans une pirogue construite à la hâte dans un tronc d'arbre et descendit le cours d'eau qu'il voulait reconnaître. En trois jours, marchant à raison de 120 kilomètres par jour, il parvint à établir l'hydrographie du Soueh.

Le point où le Soueh était navigable ne se trouvait pas très éloigné du point terminus de la navigation des eaux congolaises. Cent-soixante kilomètres à peine les en séparaient. Il s'agissait de transporter la mission d'un de ces points à l'autre. Pour cela, on construisit une route au milieu de la grande brousse africaine. Deux cents tirailleurs et un millier d'indigènes furent employés à ce travail. Une fois cette route achevée, la mission passa sans encombre du débarcadère établi sur la Méré, à Kadjalé, embarcadère établi sur le Soueh.

La mission s'établissait solidement sur le Soueh en fondant trois postes sur ses rives ; ces trois postes constituèrent sa base d'opérations, ils constituèrent ses entrepôts où vinrent s'entasser ses innombrables charges. Marchand résida à Fort-Desaix et y fonda son quartier général. Tel était le solide établissement de la mission au mois de novembre 1897.

Depuis cette époque jusqu'au mois de mars 1898, en attendant la crue des eaux qui permettrait de filer sur Fachoda, la mission employa ses efforts à affermir sa position dans le Bahr-el-Gazal et à négocier avec les importantes tribus Dinkas, qu'elle réussit à gagner à notre cause. Bientôt, grâce aux bons rapports avec les Dinkas, la mission vécut dans l'abondance.

Pendant cette halte, on ne cessa pas de songer à la reprise prochaine de la marche en avant. C'est en cette prévision que l'enseigne de vaisseau Dyé faisait le levé hydrographique complet du Soueh, et que le capitaine Baratier et l'interprète Landeroin poussaient une reconnaissance de deux mois dans les affreux marécages du Bahr-el-Ghazal jusqu'au lac Nô, c'est-à-dire jusqu'au Nil même. Cette reconnaissance fut particulièrement pénible et restera comme un des plus dramatiques épisodes de la belle mission Congo-Nil.

Presque sur ces entrefaites, la mission subissait une vive alerte. Des indigènes lui apportèrent à Fort-Desaix le bruit que des blancs venant du Sud se trouvaient près d'Ayak avec des soldats noirs. Cette nouvelle produisit une vive émotion chez tous les membres de la mission, qui craignaient toujours l'apparition de quelque mystérieuse mission européenne, chargée de leur barrer la route. Des mesures immédiates furent prises contre une surprise possible. Nos officiers furent envoyés dans toutes les directions. Ces raids affermirent encore davantage notre occupation. Malheureusement,

ils coûtèrent la vie au lieutenant Gouly qui, à la suite d'une pénible marche de quatre jours dans un pays sans eau, succomba à un accès de fièvre bilieuse hématurique.

Aussitôt la hausse des eaux, la mission se mettait en route vers Fachoda où elle arrivait le 10 juillet 1898 après avoir franchi les marécages couverts de hautes herbes et formant parfois des fourrées inextricables.

Une fois établie à Fachoda, la mission Marchand eut à subir de la part des services une très vigoureuse attaque, qu'elle repoussa victorieusement.

Malheureusement, le mois suivant, la mission Marchand devait recevoir des visiteurs plus gênants encore. Après la bataille d'Omdurman, le sirdar Kitchener, ayant appris par une canonnière derviche venant du Haut-Nil que Fachoda était occupée par des blancs, ne perdait pas une minute et partait pour cette ville avec trois canonnières et plusieurs chalands à bord desquels avaient pris place cent hommes du régiment anglais Cameroon Highlanders et deux bataillons soudanais.

Le 21 septembre, les Anglo-Égyptiens arrivaient à Fachoda. La rencontre du sirdar et de Marchand fut pleine de courtoisie. L'officier anglais signifia à l'officier français qu'il était venu à Fachoda, afin d'occuper la place au nom de l'Égypte. Marchand répondit qu'il ne quitterait Fachoda que sur un ordre formel de son gouvernement.

Le sirdar, au bout de quelques jours, reprit le chemin de Khartoum. Il laissa à Fachoda ses deux bataillons soudanais.

Nous n'insisterons pas sur les incidents auxquels donna lieu notre occupation du Haut-Nil, ni sur le séjour de Baratier à Paris, ni sur celui de Marchand au Caire, ni sur la décision gouvernementale qui nous fit évacuer Fachoda.

Il fut convenu que la mission Marchand regagnerait la côte par la vallée du Sobat et l'Abyssinie, accomplissant, de la sorte, la plus belle traversée du continent africain.

En apprenant qu'il fallait évacuer Fachoda, Marchand et ses compagnons éprouvèrent une véritable affliction. Ils quittèrent la place le 11 décembre, à huit heures du soir. Tout le personnel embarqua sur le *Faidherbe* et les chalands composant la flottille. Avant ce départ, les honneurs furent rendus au drapeau par la garnison française seule. Quand la flottille française passa devant le camp égyptien, le commandant anglais lui fit rendre les honneurs.

La mission remonta le Sobat tout en explorant le pays et en recueillant sur ces régions encore si mal connues de précieux renseignements.

Elle navigua ainsi jusqu'aux postes abyssins du Sobat (Port-Faidherbe), d'où elle entra sur les territoires dépendant du dedjaz Tessama.

Sa marche à travers l'Abyssinie fut rapide et agréable, capable même de lui faire oublier les fatigues d'antan. Ménélick avait donné des ordres formels pour que nos compatriotes fussent partout bien accueillis. Parfois, ceux-ci s'arrêtèrent quelques jours dans les villages les plus favorablement situés des hauts plateaux abyssins, afin de s'y reposer et de réparer leur santé éprouvée par un long séjour dans les contrées tropicales.

Le 11 mars, ils arrivaient à Addis-Ababa. Toute la colonie européenne se porta au devant d'eux. Quelques femmes européennes juchées sur des mules suivaient le cortège à la tête duquel s'était mis le ministre de France, M. Lagarde. La réception qui leur fut faite à Addis-Ababa fut magnifique ; on les accueillit en triomphateurs.

La mission Marchand, après quelques jours passés à Addis-Abéba, reprit la route de Djibouti, où elle vient d'arriver.

À côté des résultats politiques de cette expédition, il y a les résultats géographiques que nous connaissons bientôt et qui sont immenses.

La mission Marchand, prise dans son ensemble, est une belle œuvre qui datera dans l'histoire africaine.

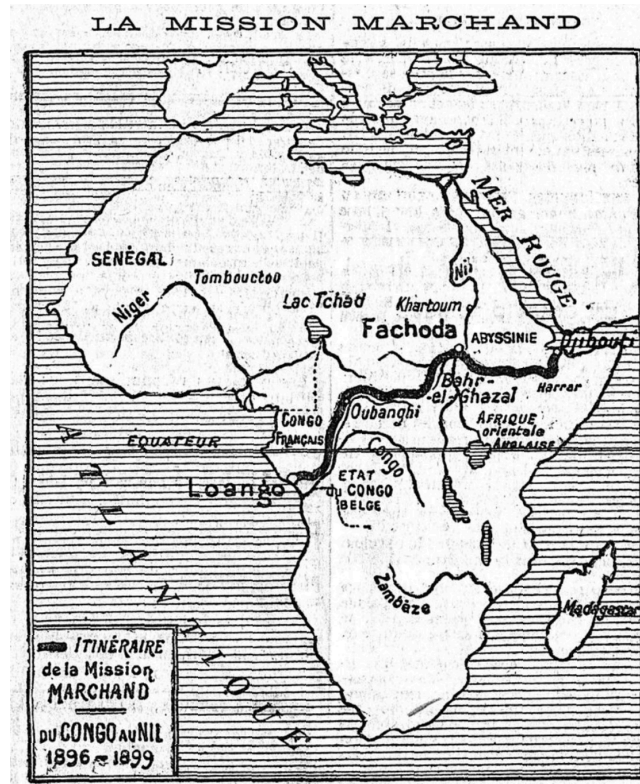
La France a donc le droit d'être fière de ces quelques hommes qui, au péril de leur vie, ont accompli cette belle œuvre. Ils ont forcé l'admiration des étrangers et des adversaires. De leur chef, M. Chamberlain a dit : « Marchand mérite notre admiration

par sa résolution, son courage, son dévouement ; son expédition est une des plus étonnantes et des plus magnifiques dans l'histoire de l'exploration africaine. »

La bataille qu'a gagnée la mission Marchand a été une rude bataille ; elle a duré trois longues années ; elle s'est livrée dans les forêts du Congo, dans les rapides du M'Bomou et dans les marais du Bahr-el-Gazal. Elle a donné lieu à une lutte incessante, cruelle, sous le terrible soleil d'Afrique, ce rude tenailler d'énergie et d'intelligence. Ceux qui l'ont gagnée sont de braves soldats et de bons Français, dont le pays a le devoir de saluer le retour avec une patriotique émotion.

André Mévil.

LA MISSION MARCHAND
(Le Figaro, 1^{er} juin 1899)



NOTRE CARTE

La carte, très sommaire, que nous donnons montrera à nos lecteurs la route suivie à travers le Continent Noir par la mission Marchand.

Nous allons en appeler les étapes. Arrivée, à Loango, le 22 juillet 1896. Séjour au Congo et à Brazzaville, où une insurrection très sérieuse retient la mission jusqu'au 1^{er} mars 1897. Arrivée au poste de Bangui, sur l'Oubanghi, le 1^{er} avril. La canonnière le *Faidherbe* a pu naviguer aisément jusque-là. Mais voilà que les rapides et les chutes commencent. Il faut tourner les obstacles, en faisant rouler la canonnière, et les chalands sur des tronçons de routes. Difficultés sans nombre. Deux mois de cette pénible besogne conduisent la mission à un bief du M'Comou (affluent de l'Oubanghi), qui est navigable sur 800 kilomètres de longueur. Le 3 août 1897, arrivée Zémio, centre de la mission Liotard. On pousse à grand'peine jusqu'à un petit point appelé Ida, où l'on arrive le 13 septembre : 3.850 kilomètres ont été parcourus.

Là il s'agit de passer du bassin du Congo et de ses affluents dans le bassin du Nil. Le plus proche affluent navigable, du Nil, le Soueh, est à 160 kilomètres ! On fait une route de 5 mètres de largeur et ayant cette longueur, pour faire passer la canonnière et le matériel. Deux mois sont employés à cette tâche énorme. À la mi-novembre, les tranches du *Faidherbe* arrivent à Kodjoli, sur le Soueh, dans le Bahr-el-Ghazal. Un mois après, la concentration de la mission était accomplie sur les bords du Soueh.

Les eaux sont basses. Il est impossible d'avancer. La mission va être immobilisée pendant six mois. On en profite, tant pour explorer: les innombrables rivières de la région que pour asseoir l'autorité de la mission sur le pays. Construction de forts et de points d'appui. En février et mars, Baratier et Landeroin cherchent, au milieu des

marécages du Bahr-el-Ghazal le débouché du Soueh. Privations inouïes. Lutttes contre les hippopotames. Les eaux sont toujours basses. Marchand divise sa troupe en deux groupes : l'un, commandé par lui, partira le premier dans des pirogues et baleinières ; l'autre attendra la crue pour pouvoir naviguer avec le *Faidherbe*. Le 4 juin 1898, départ du groupe Marchand ; le 4 juillet, on est sur le Nil ; le 8 on passe devant l'embouchure du Sobat ; le 10, à cinq heures du soir, on arrive à Fachoda. La mission Congo-Nil est parvenue au terme de ses efforts...

Le 25 août furieuse attaque des Derviches. Le 28 arrivée du *Faidherbe*, qui part bientôt en exploration et en ravitaillement. Organisation et installation de Fachoda en point d'appui. Le 19 septembre deux soldats soudanais annoncent pour le lendemain l'arrivée du sirdar Kitchener. Le 20 septembre, l'entrevue a lieu. Le 9 octobre, une canonnière anglaise vient porter une lettre du gouvernement mandant près de lui un officier. 10 octobre, départ de Baratier pour Paris. 25 octobre, départ de Marchand pour Le Caire, qu'il quitte le 13 novembre, pour être à Fachoda le 4 décembre.

Le 11 décembre, évacuation de Fachoda. Le 11 janvier, en territoire abyssin, sur le Sobat, on abandonne la canonnière et les chalands, et l'on prend définitivement la voie de terre. Le 24 arrivée à Bouré, le 10 mars à Addis-Ababa, le 25 avril à Harrar, le 16 mai à Djibouti, où le croiseur *d'Assas* embarque la mission, après son rude et périlleux voyage de trois années, de l'Atlantique à la mer des Indes.

Marc Landry.

LA MISSION MARCHAND

Quelques lettres de Marchand est de ses compagnons.

(*Le Matin*, 1^{er} juin 1899)

À défaut du journal de route de la mission Marchand, que seul le commandant pourra, s'il le juge à propos, livrer à la publicité, nous avons voulu donner à nos lecteurs quelques lettres écrites par les compagnons de l'explorateur. Mieux qu'un récit, elles montreront quelle énergie il a fallu à ces hommes dans leur marche vers le Nil ; elles feront ressortir aussi la coopération intime de tous les membres de la mission ; chefs et subalternes, noirs et blancs. Nous empruntons une partie de ces lettres à M. H. Bobichon, administrateur colonial, qui aida puissamment la mission à faire parvenir son matériel sur un affluent du Nil, le Soueh, situé à près de 4,000 kilomètres de la côte ouest de l'Afrique.

Lettre du docteur Emily,

médecin de la marine, du poste arsenal du Soueh, novembre 1897.

Le capitaine Germain, qui vous écrit l'autre jour, vous a donné des nouvelles de votre *Faidherbe*. Vous apprendrez avec plaisir que le vaillant navire que vous nous avez amené avec tant de peine est parti, hier matin, à huit heures, emportant les plus chères espérances de la mission. Nous ne sommes pas sans quelques inquiétudes sur sa descente du Soueh. La saison sèche est survenue plus tôt que nous ne l'attendions, et des seuils nouveaux se découvrent tous les jours. Comment le *Faidherbe* trouvera-t-il son chemin ?

Mangin et Largeau doivent être à Fort-Desaix (Kourchouk-Ali), depuis quelques jours déjà. J'attends tous les jours la nouvelle de leur installation au confluent de la Waou et du Soueh pour la transmettre au capitaine Marchand, resté à Tamboura.

Le capitaine Baratier, qui s'était embarqué dans un boat pour redescendre le Yobo jusqu'au Soueh, a été surpris par la saison sèche. Sa corvée est épouvantable : rapides à

franchir, seuils rocheux à contourner, nombreux arbres à couper. Il a appelé Dyé à son aide.

Je suis seul Européen ici, et je cumule les fonctions de guérisseur avec celles de chef de poste. Je vous embrasse bien affectueusement.

Votre tout dévoué,
Emily

Après avoir fait passer sa flottille du bassin du Congo dans celui du Nil, travail gigantesque, car il avait fallu traîner, sur un parcours de 160 kilomètres, des colis dont certains — la chaudière du *Faidherbe*, par exemple — pesaient plus de 800 kilogrammes, Marchand avait établi à El-Kadjalé, sur le Soueh, un poste-arsenal. On y opéra le remontage du *Faidherbe*, et ce fut là qu'on fit les derniers préparatifs, avant de se lancer dans le pays des rivières et des marais qui s'étend entre El-Kadjalé et le Nil.

Pendant ce temps, Marchand était resté un peu en arrière, à Tamboura, et Baratier poussait une reconnaissance dans le Soueh pour y préparer le passage de la mission.

Lettre du capitaine Largeau, de Fort-Desaix,
31 décembre 1897.

Nous avons occupé Fort-Desaix, le 26 novembre, sans difficulté...

Grâce à l'activité de Mangin, nous disposons actuellement de quatorze pirogues ; si on y ajoute les boats, peut-être y a-t-il de quoi poursuivre jusqu'au Nil.

Les Djingués nous assassinent avec leurs moutons et leur farine, que nous sommes obligés de refuser. Golos, Bongos, Bellahdos, Ndoggos, Diours, sont en rapport avec nous ; et nous considèrent comme des sauveurs apportant la sécurité et les perles.

J'ai remonté la Waou de 100 à 120 kilomètres. Les éléphants et les antilopes y font des noces éternelles, les babouins courent dans les branches, les hippopotames dansent le cancan sur les rives ; en un mot, tout est à la joie...

Notre position actuelle limite des terrains non inondables, à 2 kilomètres environ du confluent de la Waou et du Soueh serait peu favorable pendant les pluies. Les nuits sont très fraîches (10 à 12° vers le matin) et les après-midi brûlants ; la vie est facile : oeufs, poulets, moutons, lait, miel, huile ; les magasins contiennent 200.000 rations de farine. Mais nous n'avons pas encore obtenu de bœufs ; ces animaux sont chéris, de leurs maîtres, qui ne s'en défont qu'avec regret.

LARGEAU.

Fort-Desaix fut la dernière étape de la mission avant Fachoda. C'est de là que Baratier partit pour sa fameuse exploration du Bahr-el-Ghazal. La mission y demeura du 26 novembre 1897 jusqu'en avril 1898 ; elle y avait fondé un véritable centre de ravitaillement, avec magasins, jardins, casernes, plantations. Ce fut, en quelque sorte, la base d'opérations de Marchand qui, grâce au *Faidherbe* et aux efforts de son commandant, l'enseigne de vaisseau Dyé, put toujours conserver ses communications

Lettre du commandant Marchand, datée de Fort-Desaix, le 1^{er} mars 1898.

... Baratier est à la Meschra avec Landeraire depuis un mois. Aucune nouvelle directe d'eux. — Pays Djingué est pays du diable. — Sales gens. — Vilains merles.

Mangin et Germain sont en amont de Ghattas, à l'est, sur la route de Rumbeck, faisant front à la marche d'une grosse expédition anglo-belge qui remonte de Lado sur Ayak, en pays Agar. J'ai porté Gouly directement à l'est de Fort-Hossinger, à travers les vallées du Soueh et Tondj, sur la haute Djaou, sur le flanc de cette colonne, tout près d'Ayak, en pays Bongo, Mittou-Bello. — Quels noms !

Largeau essaie de rejoindre Baratier par la voie du Bahr-El-Homr. En ce moment, nous faisons feu des quatre pieds et sommes sur les dents, mais le drapeau tient toujours, et il faudra qu'on nous passe sur le corps pour entrer dans le Bahr-el-Ghazal

que nous occupons à toutes les extrémités, avec nos 150 tirailleurs ; à nous douze !!! – C'est drôle, mais, cependant, c'est vrai !

Oh ! ça ne peut pas tenir longtemps, mais, enfin, nous sommes fermes toujours et nous resterons jusqu'à la pipe cassée, inclusivement.

Ah ! si la flottille pouvait marcher ! — Mais ce maudit fleuve ne coule même plus. Nous sommes à plat sur le sable — pas 0,04 centimètres d'eau et un temps implacable de pureté et de soleil. — Misère ! — J'ai là un vapeur flambant neuf, de 14 nœuds, 8 chalands fer ou acier. 40 grandes pirogues en bois fabriquées ici à la force du poignet en soixante jours de travail forcené. J'ai 100.000 cartouches, des canons, un immense convoi... et je [suis] enraciné. Aucune difficulté, aucun obstacle, aucune guigne n'aura manqué à cette terrible mission. Et dans un mois, moins peut-être, je vais probablement être obligé de recevoir l'attaque sur place pour défendre ce que nous avons tant peiné pour amener de France ou du Congo ici, à la porte du grand Nil, notre but suprême !

Enfin, la chance est contre nous — nous la vaincrons elle aussi — il nous reste encore des forces et toute notre énergie. C'est déjà quelque chose. Ah ! Fachoda, Fachoda ! Dieu que c'est dur – Je ne l'aurais pas cru. Deux années d'efforts violents, une troisième qui, commence... mal plutôt.

Est-ce la fin bientôt ?

Au revoir, cher ami, au revoir ou adieu. Nous passerons ou nous boirons le grand coup. Le moment est solennel, comme on dit dans les romans. J'attends l'arrivée des eaux du petit hivernage dans les hautes vallées. Les bateaux sont tournés vers le Nil. Vienne une vague, 30 du 40 centimètres, pas plus... et à Dieu va.

Bast ! nous irons bien au bout. Qui peut d'ailleurs se mettre devant ? Seulement, le *Faidherbe* ne marchera qu'en fin mai ; il va vite et nous rattrapera.

Je vous embrasse pour tous.

MARCHAND.

On sait au prix de quelles fatigues, de quels dangers, le capitaine Baratier réussit à éclairer la route de la mission, depuis Fort-Desaix jusqu'au lac Nô, à centree du Nil.

Voici un fragment de la lettre, qu'après son retour, il écrivait, de Fort-Desaix, à M. H. Bobichon

Fort-Desaix, 14 avril 1898,

Le 23 -février 1898, j'étais près du lac Nô, Là, j'ai eu une rude perplexité. Je sentais que les Anglais ne devaient pas être à Fachoda, et je pouvais y être en une semaine. Je n'avais ni vivres, ni perles, c'est vrai mais on aurait vécu de la chasse. Seulement, la mission ne se doutait pas des marais qu'elle allait trouver, ne savait pas que pendant quinze jours, elle serait sans campement, sans bois, sans vivres, et que, si elle ne trouvait pas de guide, elle ne passerait pas.

Fallait-il sacrifier, la mission et aller, à Fachoda ?:

J'ai cru que je devais revenir, et la perspective de repasser ce marais n'était pas rose pourtant.

Le 24, j'ai donc fait demi-tour. Le 9 mars, je rentrais dans le marais après avoir pris une provision de bois et tué un éléphant au Bahr-el-Arab ; le 16 mars, je sortais du marais que j'avais pu traverser de nouveau sans guide avec mon itinéraire. Le 13, j'avais récolté Largeau que Marchand avait envoyé à ma recherche ; le malheureux, qui ne se doutait pas de l'existence du marais, avait absolument voulu arriver jusqu'au Soueh, ne comprenant rien à ce que lui disaient ses guides. Par un hasard providentiel, ses guides l'ont amené au seul point où le chenal se rapprocher un peu de la rive droite, le jour même où j'y passais. Mais dans quel état il était ! — marchant depuis un jour dans l'eau jusqu'au cou ! Il a fallu que je le prenne avec son convoi dans le boat. Voyez-vous ça d'ici ? 53 hommes dans le boat !

Sorti du marais, j'ai trouvé le Soueh baissé de 1 mètre. depuis mon passage ; des bancs de sable de 6 et 800 mètres sans un filet d'eau ! Il a fallu lâcher l'embarcation, et, rentrer, à pied. Et c'est drôle les promenades en pays Djingué ! Bref, le 26 mars, j'arrivais ici. On me croyait mort.

Je vous embrasse.

Baratier

Après le retour de Baratier, la mission entière quitta Fort-Desaix et parvint sans encombre jusqu'à Fachoda. On sait le reste.

Donnons, en terminant, une lettre de M. Henri Dyé, commandant du *Faidherbe*, datée de Fachoda, et adressée également à M. H. Bobichon :

Fachoda, 10 décembre 1898.

Tout le monde se porte bien ici. Nous étions très bien approvisionnés, contrairement aux assertions du sirdar Kitchener.

Depuis la nuit du 4 au 5 décembre, date du retour de Marchand et Baratier, l'ordre d'évacuation nous a tous bouleversés et plongés dans la désolation.

Nos positions avaient été conquises sur les Derviches.

Demain matin, 11 décembre, nous partons pour l'Abyssinie : 34 de vos Yakomas du haut Oubanghi nous accompagnent et sont réellement joyeux à l'idée de voir les merveilles de la France.

Le vaillant *Faidherbe* a rempli son but en servant de lien entre Fachoda et Meschra-er-Hek.

D'abord, il a descendu de Fort-Desaix un gros ravitaillement, avec des remorques, après avoir été traîné quarante-deux jours durant sous la pluie, dans les marais du bas-Soueh. Puis il est remonté dans le Labat, jusqu'à des villages où nous avons trouvé des traités et les drapeaux de Ménélik. Il n'a plus cessé de traverser le Ghazal, malgré le Ledd — barrage d'îles flottantes qui arrête aujourd'hui les canonnières anglaises sur la route de la Meschra.

Si le transport de nos deux petits canons de 37 millimètres n'avait pas été retardé à Brazzaville, nous aurions pris ici les deux vapeurs derviches *Safiyeh* et *Tenfiquyeh*.

Le commandant du bataillon anglo-égyptien de Fachoda, Jackson bey, a offert au commandant Marchand un des pavillons de ces vapeurs, tout percé des balles de nos mousquetons, disant qu'il nous revenait de droit.

Henri DYÉ.

LA MISSION MARCHAND
(*La France militaire*, 1^{er} juin 1899)

Toulon, 31 mai.

La revue

Après les réceptions à la préfecture maritime, le préfet, les généraux Palle et Coronat, les amiraux Bellanger et Gourdon accompagnent le commandant Marchand sur le quai de l'Horloge, où la petite troupe de 150 tirailleurs sénégalais a débarqué à son tour et s'est formée avec une discipline remarquable. De chaleureuses acclamations sont poussées en l'honneur des nègres.

La musique joue la *Marseillaise*.

Les acclamations redoublent : c'est un spectacle inoubliable.

L'amiral passe en revue la petite troupe, ayant un mot pour chacun des officiers et des sous-officiers ; ensuite, il remet la croix de commandeur de la Légion d'honneur au

commandant Marchand. Celui-ci, à son tour, remet la croix de chevalier à l'enseigne Dyé.

De nouvelles acclamations se font entendre : « Vive Marchand ! Vive l'armée ! Vive l'armée ! »

À l'hôtel de ville

À 3 h. 1/2, on se rend à la réception de l'hôtel de ville. Sur tout le parcours, la foule est énorme.

À l'hôtel de ville, MM. Pastoureau, maire de Toulon, Georges Berry, général Jacquy et de l'Estourbeillon, députés, ont successivement pris la parole ; à tous les discours qui lui sont adressés, le commandant Marchand improvise la réponse suivante, dite sur un ton très doux, avec des pauses d'hésitation dans les passages difficiles, s'échauffant très légèrement à la fin :

« Vous devez bien comprendre et deviner que je suis trop ému pour vous répondre longuement, tant vos témoignages d'affection me vont droit au cœur; mais je veux néanmoins vous répondre en rappelant deux souvenirs qui ont étreint nos cœurs à tous et qui, lorsqu'ils nous reviennent à l'esprit, nous remplissent d'une noire tristesse.

» Par deux fois, à travers la mission d'Afrique que le Gouvernement de la République nous avait l'honneur de nous confier, par deux fois le chef de la mission a eu peur et a senti son cœur se serrer d'angoisse ; par deux fois, il a senti dans sa poitrine les sanglots l'étouffer. La première fois, c'était au bord du Nil Blanc, sous les murs de Fashoda.

» Nous arrivions à peine et nous étions heureux de la seule pensée que nous allions avoir des nouvelles de la mère patrie. Avec quelle inquiétude n'apprîmes nous pas dans quelle angoisse elle vivait à propos d'une affaire dont je n'ai pas à parler ! Mais nous avons deviné alors que la France ne pouvait pas faire la fière et héroïque réponse que dix siècles lui avaient enseignée; et nous autres nous sentions tomber à ce moment-là, avec nos larmes, toutes nos chères espérances, au moment où elles atteignaient leur maximum. Nous pûmes voir en une seconde effrayante cette monstruosité, l'humiliation de la France au moment où elle allait atteindre le succès !

» Mais à quoi servent les regrets ? Maintenant que tout cela est passé, n'y pensons plus et regardons droit l'avenir. L'émotion causée par l'annonce d'une guerre est calmée. La paix est rétablie; mais des paix comme celles-là, il n'en faudrait pas deux à la France.

» La deuxième fois que nous eûmes le cœur d'angoisse, ce fut lorsque, descendant des plateaux abyssins, nous aperçûmes le d'Assas. Nous sentîmes, certes, une grande joie de revoir en ce navire un peu de patrie, mais aussi beaucoup de tristesse, mes camarades et moi, à la pensée que nous allions rentrer en France !

» Vous savez que nous aimons la France et qu'il n'est rien de plus doux que de retrouver sa patrie après une longue absence; mais nous nous demandions dans quel état nous allions retrouver notre patrie, et nous étions inquiets et nous n'aurions jamais voulu aller plus loin. Nous avons entendu dire que la nation était contre l'armée. Nous avons aujourd'hui la preuve que nos appréhensions n'étaient pas fondées.

» Aussi, je vous remercie de tous les hommages qui nous ont été donnés, et nous ne les prenons pas pour nous; nous pensons qu'ils ont une signification plus haute et qu'ils vont droit à l'armée.

» J'ai entendu crier tout à l'heure : Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République ! Je veux résumer en ces trois cris toutes nos impressions, et je répète avec vous : Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République !

» La France est abattue en ce moment par le manque d'union; il faut être unis, parce que c'est le seul moyen d'être forts.

» Aussi je crie encore une fois: Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République ! »

Des tonnerres d'applaudissements ont interrompu à plusieurs reprises cette allocution et en ont salué la péroraison.

Le vin d'honneur Pendant tout le trajet, dans l'exécution du programme de l'arsenal à l'hôtel de ville, pour la réception à la mairie des nombreuses délégations, corps constitués et autres sociétés, puis, de l'hôtel de ville au jardin de la ville où a été servi le vin d'honneur, on peut estimer à 40.000 personnes la foule qui se trouvait échelonnée et qui n'a cessé d'acclamer le commandant Marchand et ses compagnons, sans une note discordante. On criait généralement : « Vive Marchand ! Vive l'armée ! Vive la France ! »

Le vin d'honneur a été très animé. Une foule d'invités se pressait dans le jardin public.

Le maire a prononcé un toast. D'autres discours ont été prononcés : puis le commandant Marchand a répondu que ce que ses compagnons et lui ont fait, ils l'ont fait parce que c'était pour la patrie et que rien ne peut mieux soutenir une âme forte.

Après le vin d'honneur, le commandant Marchand et les officiels partent pour le Grand Hôtel, très acclamés. Ils vont assister ensuite au grand dîner à la préfecture maritime.

La soirée

La soirée a été marquée par trois faits principaux : le festival de la place d'Armes, le dîner de la préfecture maritime et la réception au mess des officiers de l'infanterie marine.

Près de quinze mille personnes étaient réunies sur la place d'Armes et dans les rues adjacentes. Les musiques jouèrent à plusieurs reprises la Marseillaise et le Chant du départ. Pendant toute la soirée, la foule crie : « Vive Marchand ! Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République ! »

Le dîner à la préfecture maritime fut marqué par la réponse très simple, succincte du commandant Marchand au discours du préfet maritime.

Le commandant Marchand reparla des angoisses de Fashoda, mais il déclara que les résolutions inflexibles que déployèrent ses compagnons et lui leur avaient été dictées par les nobles exemples que donna toujours l'arme de l'infanterie de marine.

Le commandant Marchand a fait à peu près les mêmes déclarations au mess des officiers d'infanterie de marine, au faubourg du Mourillon.

Sur tout le trajet, très long, de la ville au faubourg, la foule était encore fort compacte.

Les compagnons du commandant Marchand ont toujours été chaleureusement acclamés.

Déjeuner à bord du « Brennus »

À midi a eu lieu, à bord du Brennus, un banquet offert aux membres de la mission Marchand par l'amiral Fournier.

Dès 11 heures, des embarcations multiples circulent dans la rade, pavoisées de drapeaux multicolores.

À 11 h. 1/2, le canot de l'amiral Fournier accoste, attendant le commandant, tandis que d'autres canots s'appêtent à recevoir la mission.

En ville, l'animation est extrême, les habitants sont dans l'enthousiasme.

Une ovation chaleureuse a été faite à Marchand et à ses compagnons, quand ils ont pris place à bord des canots pour se rendre sur le *Brennus*.

Les compagnons

Onze officiers ont fait partie de la mission Marchand ; neuf sont arrivés mardi à Toulon sur le d'Assas.

Voici quelques notes sur les états de service de ces officiers :

Le commandant Marchand est né à Thoissey (Ain), le 22 novembre 1863 ; il s'engagea le 17 septembre 1883 dans l'infanterie de marine et fut affecté au 4^e de l'arme à Toulon ; à 22 ans, le 23 avril 1886, il entra comme élève-officier à Saint-Maixent et était nommé sous-lieutenant le 14 mars 1887 ; affecté dans ce grade aux tirailleurs sénégalais, puis lieutenant du 8 janvier 1890, il était placé à l'état-major hors cadres au Sénégal. Capitaine le 19 décembre 1892, il a été promu chef de bataillon le 1^{er} octobre dernier au moment où l'on apprit son arrivée à Fashoda.

Son avancement a été des plus rapides, mais tous ses grades ont été conquis pour faits de guerre ; il a fait partie de la colonne du Soudan français du 10 février au 22 juin 1889 ; il était encore au Soudan du 5 septembre 1889 au 20 septembre 1890 ; il a été blessé grièvement à l'assaut de Koundran (Soudan 1889) et à l'assaut de Diena (Soudan 1891). En 1893, il assistait à la prise de Thiassalé, et en 1895, il prenait part à l'expédition de Kong. L'année suivante il entreprenait sa merveilleuse marche sur le Nil.

Il est chevalier de la Légion d'honneur du 12 septembre 1889, officier du 13 juillet 1895 et commandeur du 20 mars de cette année.

Le capitaine Baratier est né à Belfort le 11 juillet 1864 ; il entra à l'école Saint-Cyr le 20 octobre 1883 et était sous-lieutenant deux ans après. À sa sortie de Saumur, il fut affecté au 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, il fut nommé lieutenant le 12 octobre 1889 et capitaine le 23 mars 1895.

Le capitaine Baratier, qui avait été détaché aux spahis soudanais, fit partie de la colonne Monteil où il connut Marchand et se lia avec lui. De 1891 à 1892, il a pris part à tous les combats contre Samory ; il fut cité deux fois à l'ordre de la colonne et proposé trois fois pour la décoration. Sa conduite aux combats de Sombi-Ko et de Diaman-Ko fut des plus remarquables et il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1892.

Le capitaine Baratier s'était embarqué le 16 mai 1896 de Bordeaux pour rejoindre la mission.

Il a été fait officier de la Légion d'honneur le 25 octobre dernier.

Le capitaine d'artillerie de marine Germain est né le 19 mars 1865, à Maurs (Cantal).

Entré à l'École polytechnique à 20 ans, il était nommé sous-lieutenant-élève à Fontainebleau le 1^{er} octobre 1887 ; lieutenant le 1^{er} octobre 1889 ; il fut promu capitaine en second le 12 mars et capitaine en premier le 15 avril dernier.

Comme tous les officiers de la mission, il avait fait campagne au Soudan, où il commandait une section pendant les opérations de Kaarta. Il fut placé à l'état-major du commandant supérieur du Haut-Fleuve. Il fut cité à l'ordre du jour le 3 février 1892 et nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour faits de guerre, le 8 mars 1893, et officier le 1^{er} octobre 1897.



Coll. Jacques Bobée

Chocolat extra La Belle Jardinière

Capitaine Mangin. Explorateur français. Traversée de l'Afrique du Congo à Djibouti.
(Mission Marchand)

Le capitaine Mangin ³ est né à Sarrebourg, le 6 juillet 1866 ; engagé à 19 ans au 77^e d'infanterie, il se prépara à l'École de Saint-Cyr, où il entra le 30 octobre 1886.

À sa sortie de Saint-Cyr, il choisit l'infanterie de marine et entra au 1^{er} régiment, le 16 septembre 1888, comme sous-lieutenant. Il fut placé à l'état-major hors cadres du Haut-Sénégal le 18 septembre 1889 et fut promu lieutenant le 6 septembre 1891.

Il combattait à côté de Marchand à l'assaut de Diena et comme lui fut blessé ; il reçut trois coups de feu, à l'oreille droite, dans la région dorsale et à la face antérieure de la cuisse gauche.

Après un séjour en France, il revint en Afrique et marcha contre Samory ; cité deux fois à l'ordre de la colonne, il s'est particulièrement distingué au combat de Sombi-Ko et au combat de Gana.

Il fut promu capitaine le 26 novembre 1897.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1892, il fut promu officier le 1^{er} octobre 1898 ; il comptait sept campagnes, dont cinq de guerre, trois blessures et trois citations.

Le capitaine Largeau est né à Irun (Espagne) de parents français, le 11 juin 1867. Comme Marchand, il sort du rang ; engagé volontaire, le 13 août 1885, au 3^e d'infanterie de marine, il était envoyé, l'année suivante, aux tirailleurs sénégalais. Revenu en France, il prépare ses examens pour l'École de Saint-Maixent, où il entre le 23 avril 1889 ; sous-lieutenant le 21 mars 1890, lieutenant le 24 mars 1892, il est affecté aux tirailleurs sénégalais le 16 juillet 1894 et est capitaine le 3 août 1898.

³ Charles Mangin (1866-1925) : futur général. Auteur de *les Races de l'Afrique occidentale française* (1910-1924).

Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1898, comptant neuf campagnes de guerre.

Le lieutenant Fouque est né le 4 août 1869, à Grenoble. Comme le capitaine Mangin, il dut s'engager pour entrer à Saint-Cyr, où il était admis le 28 octobre 1890, après une année passée au 140^e d'infanterie.

Sorti de Saint-Cyr le 1^{er} octobre 1892, il entra au 5^e d'infanterie de marine, à Cherbourg, comme sous-lieutenant et passa, le 10 décembre 1893, aux tirailleurs sénégalais, et fut promu lieutenant le 1^{er} novembre 1894. Il fut placé hors cadre au Soudan le 10 octobre 1897, pour diriger le convoi de ravitaillement qui, un an après, rejoignit la mission dans le Bahr-el-Ghazal.

Le lieutenant Fouque, qui est chevalier de la Légion d'honneur du 18 mai 1899, compte six campagnes dont quatre de guerre.

L'enseigne Dyé est le plus jeune officier de la mission ; il est né le 25 septembre 1874 : il est entré à 16 ans à l'École navale et était aspirant de 1^{re} classe du 5 octobre et enseigne de vaisseau du 1^{er} janvier 1896.

L'enseigne Dyé est chevalier de la Légion d'honneur.

Le docteur Emily, le médecin de la mission est né en Corse le 20 mai 1866 ; il est entré dans la marine en 1892, il fut nommé médecin de 2^e classe, le 7 mai de la même année.

Il passa deux années au Soudan, puis revint servir à Toulon d'où il repartit pour accompagner la mission Marchand.

Le docteur Emily, chevalier de la Légion d'honneur, a été promu médecin de 1^{re} classe le 1^{er} janvier 1899.

L'interprète de la mission, M. Landeroin, était interprète auxiliaire de 1^{re} classe du cadre de Tunisie ; il vient d'être promu interprète titulaire de 3^e classe. Il est chevalier de la Légion d'honneur du 1^{er} janvier dernier.

La mission a perdu deux officiers : le lieutenant d'infanterie de marine Gouly et le lieutenant Simon.

Le lieutenant Gouly est mort le 12 mars 1898, à M'Bia, près de Tamboura ; engagé volontaire au 44^e d'infanterie à 19 ans, il passa au 4^e tirailleurs tonkinois et termina son temps de service comme sergent le 4 avril 1891 ; il rengagea comme caporal au 8^e d'infanterie de marine dans le courant de l'année, entra en 1893 à Saint-Maixent et fut nommé sous-lieutenant le 16 mars 1894 ; il était lieutenant du 1^{er} avril 1896.

Le lieutenant Simon, qui avait quitté la France avec le capitaine Baratier le 10 mai 1896, rentra malade au commencement de 1897 et est mort depuis en Algérie.

L'arrivée à Paris

Le commandant Marchand et tous les officiers de la mission et les délégués des ministères de la marine, de la guerre et des colonies arriveront jeudi matin à la gare de Lyon par le train de 9 h. 25.

Le lieutenant-colonel Goulet saluera le commandant Marchand au nom du ministre des colonies. Le commandant Darrieus, sous-chef d'état-major général, le recevra au ministère de la marine, ainsi que les officiers de la mission. L'entrée au ministère aura lieu par la porte de la rue Royale, vers 10 heures. Le commandant Marchand sera reçu par le ministre de la marine dès son arrivée au ministère.

Un déjeuner militaire sera offert à 11 heures, par M. Lockroy, aux membres de la mission. Seront invités à ce déjeuner : M. Guillain, ministre des colonies ; tous les vice-amiral en service à Paris ; les généraux de division des troupes de la marine ; les généraux d'artillerie Bourdiaux et Javouhey ; tous les officiers de l'état-major particulier

du ministre ; M. Binger, directeur au ministère des colonies ; le général de La Nouvelle président du Cercle militaire ; le contre-amiral Mallarmé ; M. Ignace, directeur du cabinet civil du ministre, etc.

Au cours de ce déjeuner, les membres de la mission recevront une médaille commémorative dont nous avons déjà parlé : d'or pour Marchand et ses officiers, de vermeil pour les sous-officiers et d'argent pour les soldats.

Cette médaille porte sur la face la République, gravée par Daniel Dupuis, et sur le revers, en grandes capitales : « Mission Marchand. De l'Atlantique à la mer Rouge, 1896-1899. »

Dans l'après-midi, le ministre de la marine se rendra à l'Élysée pour présenter au Président de la République le commandant Marchand et ses compagnons.

À l'arrivée du commandant Marchand à Paris, seront seuls admis sur le quai de la gare de Lyon :

Les représentants du gouvernement. ceux du gouverneur militaire de Paris, le conseil d'administration du Cercle militaire, les parents des membres de la mission, auxquels le préfet de police aura délivré des laissez-passer, et les membres des corps constitués justifiant de leur qualité.

Les personnes des groupes divers qui désireraient faire remettre au commandant Marchand des souvenirs ou des fleurs devront les adresser au Cercle militaire, où résideront les membres de la mission pendant leur séjour à Paris.

NOUVELLES DU JOUR (*Le Temps*, 8 juin 1899)

L'association des anciens élèves du Lycée d'Angoulême a invité à son banquet annuel du 2 juillet le capitaine Germain, second de la mission Congo-Nil, qui a fait toutes ses études au Lycée d'Angoulême. Le capitaine a accepté.

DÉPÊCHES DES DÉPARTEMENTS (*La Patrie*, 20 juin 1899)

Coulommiers, 19 juin. — La ville de Coulommiers, qui était pavoisée et décorée comme pour une fête nationale, a solennellement reçu l'enseigne de vaisseau Dyé, ex-commandant du *Faidherbe* dans la mission Marchand.

À sa descente du train, M. Dyé, qu'accompagnaient sa mère, deux de ses frères et la nègre Koundji, a été salué par M. Brodard, maire, au nom de la population, et par le commandant Hottier, au nom de l'armée.

En arrivant à l'hôtel de ville, où le collègue de Marchand a été conduit en voiture, l'Harmonie a joué la *Marseillaise*.

M. Dyé s'est rendu ensuite au cercle militaire, où une cordiale réception lui a été faite.

À onze heures et demie, il a assisté à un banquet présidé par le maire. Au dessert, un groupe de fillettes en blanc, ceintes de rubans tricolores, ont offert de magnifiques bouquets au jeune officier, qui a été acclamé.

(*L'Union libérale*, 6 juillet 1899)

Lorsque le commandant Marchand a annoncé à sa compagnie de tirailleurs que les hommes avant l'ont participé aux peines de la mission

seraient associés à sa joie, la nouvelle fut accueillie par un délire.

L'homme, en général, est un grand enfant. Mais le noir encore un peu... comment dire? sauvage, primitif, a toutes les naïvetés de l'homme des cavernes sans en avoir les frayeurs. On peut donc comparer le noir, le noir sénégalais surtout, à un enfant. Or, quand on promet à un enfant une récompense qu'on ne lui donne pas, il boude, il tempête, il crie et désormais il perd confiance. Quand la confiance s'en va. adieu dévouement, adieu la fidélité !

On a simplement trompé les pauvres noirs, ils l'ont bien vu à leur débarquement à Toulon. Le gouvernement, redoutant des manifestations politiques, a caserné la compagnie sénégalaise sur un ponton du port, et le commandant Marchand — pour lequel il n'en est pas un qui ne se fut jeté à l'eau — a eu mille peines à calmer leur colère quand il lui a fallu leur dire que, pour le moment, la promesse de les conduire à Paris était ajournée.

Mais, leur avait-il dit, je vous donne ma parole que j'obtiendrai votre participation à la grande revue des troupes au 14 juillet. D'ici là, vous allez être choyés et gâtés dans le beau pays de Toulon.

Sans doute, c'était un adoucissement à la peine éprouvée. Encore allait-il laisser à leur tête le capitaine Mangin qu'ils considéraient comme leur vrai père et lui seul put leur faire entendre raison, les faire patienter. Mais alors pourquoi leur avoir fait miroiter aux yeux toutes les merveilles de Paris, la capitale du monde où sont renfermés les trésors des mille et une nuits, plus beaux peut-être que tous ceux des sultans réunis ? Quand on promet une grande récompense, en pleine joie, on sait faire des tableaux de rêve.

Les pauvres diables étaient en effet stupéfiés ?

Eh ! quoi, voilà que c'était une pure chinoiserie !

J'étais à Toulon à leur arrivée. J'ai vu leur déception et aussi leur colère. Ils me l'ont exprimée à moi-même, en leur langage peu compliqué, comme, du reste, leur expression intellectuelle. « — Tu vois colonel. me disaient-ils, nous, tous prêts à mourir pour une promesse. Quand promesse pas tenue, pas bonne chose, malhonnête affaire, plus confiance. »

Et j'ai parfaitement compris que ces braves gens répandraient chez eux leur mécontentement et que notre influence n'aurait qu'à y perdre. Parmi les indigènes, rien ne se répand plus facilement que la calomnie et les mauvaises nouvelles. Les émissaires sortent de terre, les griots sont des colporteurs plus rapides et plus surs que les meilleurs journaux européens. C'est un tort immense dans un pays colonisateur de ne pas se prêter à tout ce qui peut présenter la métropole sous le reflet de l'admiration.

Il paraît que ce sont les bureaux du ministère des colonies qui ont provoqué l'incident. La logique veut que ce soit le budget de cette administration qui supporte les frais de séjour de la compagnie sénégalaise ; or, ils prétendent imposer ces misérables frais au budget général.

Et voilà pourquoi, en attendant que la question soit réglée, les tirailleurs sénégalais, à qui on doit la réussite de la mission Marchand, demeurent casernés sur un ponton de Toulon aux frais de la marine. Pourtant, les bureaux de la guerre ont offert de se charger de la subsistance de la compagnie noire pendant son séjour à Paris. M. Lockroy avait promis qu'elle figurerait à la revue. Mais voilà que par crainte de manifestations, le gouvernement d'aujourd'hui, hésite encore à prendre une décision.

Certes, à Toulon, les 170 braves nègres sont fêtés, choyés, depuis leur débarquement. On les voit encore dans les rues bras dessus, bras dessous avec les hommes des autres troupes, infanterie de marine, matelots, artilleurs et lignards, le fez

du tirailleur passe sur la tête du mathurin et le béret de celui-ci sur la tête du tirailleur. Sans doute la tenue manque de la rigidité ordinaire, mais les autorités militaires qui ont le commandement en chef sont bienveillants, là-bas, et quand le tirailleur titube en rentrant au ponton, on rit, on ne s'en fâche point.

La population est très accueillante à Toulon et elle se pique de jalousie avec les troupes pour recevoir chez elle les tirailleurs et les spahis, car il y a aussi l'escorte du commandant, de beaux hommes vêtus de costumes voyants qu'ils portent-avec fierté.

Le capitaine Mangin a fait campagne en qualité de lieutenant avec le colonel Monteil contre Samory : c'est lui qui a recruté les noirs qui formaient la colonne. Parmi eux, déjà, certains avaient appartenu à d'autres colonnes soudanaises et étaient très bien notés. Quand Marchand a formé son expédition, il a confié au lieutenant Mangin le recrutement de la compagnie de tirailleurs de la mission. Et c'est parmi les débris de la colonne Monteil, parmi ceux qu'il avait déjà commandés qu'il a constitué sa troupe, une troupe d'élite, comme on voit.

On a ouvert des souscriptions en faveur des tirailleurs. Mais les services qu'ils ont rendus ne se paient pas avec de l'argent. Ainsi, me disait un sous-officier sénégalais : « Nous, récompensé avec médaille sur vareuse, et puis voir Paris et défilé avec les autres, devant grand chef. »

La médaille, ils l'ont. Qu'on leur donne Paris et le défilé à la revue. Si la France ne fait pas cela pour ses troupes auxiliaires, elle laissera protester un gros billet et son crédit sera ébranlé dans son domaine colonial. En France, on vit d'ingratitude, c'est le plus clair de notre civilisation, mais, pour Dieu ! qu'on le laisse ignorer à ceux auxquels nous vantons tant les bienfaits de notre expansion.

Lieutenant-colonel Jacquet. (Reproduction interdite).

Les canonnières Marchand
(*La Patrie*, 10 août 1899, p. 2, col. 4)

Londres, 9 août. — Le correspondant du *Daily Mail* au Caire dit que les deux canonnières coulées par le commandant Marchand dans le Sobat sont arrivées à Omdurman.

On va tenter de renflouer la canonnière *Faidherbe*.

Les épaves de la mission Marchand
(*Le Petit Journal*, 14 août 1899)

Nous avons parlé, jeudi dernier, de cette dépêche de source anglaise, annonçant que deux canonnières coulées par le commandant Marchand étaient arrivées à Omdurman, c'est-à-dire à Khartoum, et qu'on tentait de renflouer la canonnière *Faidherbe*. Cette nouvelle, que nous avons peine à considérer comme vraisemblable, a jeté le plus profond émoi parmi tous les membres de la mission Marchand, qui ont vécu de si longs jours de souffrances à bord de ces canonnières.

L'enseigne de vaisseau Dyé, qui commandait la flottille et l'amena du bassin du Congo, dans celui du Nil et du Sobat, nous écrit à ce sujet les lignes suivantes :

Je me refuse, dit-il, à croire à la nouvelle lancée par le correspondant du *Daily-Mail*.

Ce ne serait pas la première fois que les Anglais nous apporteraient de fausses nouvelles du Haut-Nil, témoin les dépêches annonçant le massacre général de la mission. En tous cas, voici ce qu'il convient d'y répondre :

Le *Faidherbe* et les chalands de la mission Marchand sont toujours propriété du gouvernement français et il me semble impossible qu'un particulier, surtout de nationalité anglaise, s'arroge le droit d'en disposer à son gré.

2° Un seul chaland en acier a été coulé, sabordé à coups de hache, pour alléger la remorque lors de l'évacuation de Fashoda. Tandis que les six autres chalands et le *Faidherbe* ont été mis en réserve en lieu sûr, trainés au sec en amont des rapides et des cascades du Haut-Sobat ou Baro.

L'azzaga Tchérimett, intendant et gardien de la porte d'Abyssinie, dans la vallée du Baro, placé lui-même sous les ordres du dedjaz ou général Thessuma, a été spécialement chargé de veiller sur cette flottille ; or il commande à tous les villages de la haute vallée du Baro qui lui paient tribut. L'îlot du *Faidherbe*, en particulier, au milieu d'un dédale de rochers et de rapides dangereux, est situé bien en amont du terminus : de la navigation à vapeur pratique.

Il y a donc tout lieu de croire que les Anglais n'auront ramené à Omdurman que les épaves des deux canonnières derviches coulées par nos balles devant Fashoda. De celles-là déjà, nous pourrions leur discuter la propriété. : Que serait-ce de nos propres canonnières placées sous la garde de l'Abyssinie et qui n'ont jamais cessé de nous appartenir !

AU CŒUR DE L'AFRIQUE (*La France militaire*, 7 septembre 1899)

La France entière, on peut le dire, attend avec impatience la publication que le commandant Marchand prépare en ce moment. Les renseignements que va officiellement donner le chef de la mission Congo-Nil sur cette merveilleuse exploration, qui est assurée de rester aux yeux de l'univers comme la réalisation du plus prestigieux tour de force colonial, seront, à coup sur, littéralement dévorés par le public ; ce qui n'empêche que les mémoires d'un simple subordonné, mémoires écrits par l'adjudant O. de Prat, sont intéressants à connaître.

Grâce à l'amabilité du président de la Société des anciens soldats d'Afrique, à laquelle l'adjudant de Prat a fait don de ses mémoires, nous avons pu prendre connaissance de documents que doit incessamment publier la Reçue africaine, l'organe périodique de la Société susnommée. Si, écrites par un des chefs secondaires de la célèbre mission, les lignes que nous avons parcourues ne notent qu'incomplètement les résultats acquis, elles donnent du moins une notion très exacte des difficultés qui ont été surmontées.

— Le 1er décembre 1895, commence par écrire l'adjudant de Prat. je rentrais en France, revenant du Congo français et de l'Oubanghi, où j'avais fait partie de la mission Monleil, quand j'appris que le capitaine Marchand, que je n'avais pas l'honneur de connaître, formait une nouvelle mission, ayant, celle-là un but précis et déterminé. Eu avril 1896, on me proposa d'en faire partie. J'avais encore à passer trois années sous les drapeaux; et j'aimai

mieux, cela se comprend, courir une fois de plus les aventures que me confiner dans la vie calme et paisible d'une caserne.

Je partis de Marseille le 25 mai 1896, sur le *Stamboul*, et en compagnie du capitaine Germain. C'était la troisième fournée de la mission, qui a été scindée en cinq, échelonnées, au point de vue du départ de France, du 25 avril aux premiers jours d'août.

Le 4 juin, à Dakar, on embarque l'escorte de la mission : 150 tirailleurs auxiliaires, appartenant, pour la plupart, à la race soudanaise et recrutés spécialement par le lieutenant Mangin.

C'est le 22 juin que je débarque à Libreville, capitale du Congo français et résidence d'un commissaire général qui commence par déclarer au capitaine Germain que, par suite d'une révolte des indigènes contre l'autorité française, il est impossible de suivre la route des caravanes de Loango à Brazzaville, pour gagner ce dernier point.

Le 25 juin, le capitaine Germain et moi étions à Loango où nous trouvions le capitaine Baratier, les lieutenants Simon et Largeau, les sergents Dat, Bernard et Venail, arrivés depuis un mois par de précédents paquebots, mais s'efforçant en vain d'expédier sur Brazzaville les colis de la mission que les indigènes révoltés arrêtaient en route. 11 en résultait que les bagages de la mission s'accumulaient dans les magasins de Loango au furet et à mesure de leur arrivée de Libreville.

Le capitaine Germain cherche à en faire filer une partie par le Kilion Nyari [Kouilou-Niari] et en même temps me confie le commandement d'un autre convoi qui doit traverser la région en pleine insurrection.

Le 17 juillet 1896, je pars de Loango avec 85 porteurs, dont 17 prisonniers; mon convoi se compose principalement de munitions, et, pour l'escorter, on me donne une section de tirailleurs du lieutenant Mangin.

*
* * *

C'est à partir de ce moment que commencent les péripéties les plus diverses pour l'adjudant de Prat; en lisant ses notes, on croirait vraiment parcourir un chapitre du plus invraisemblable roman de Jules Verne.

Désertions des porteurs, maladies des tirailleurs, nourriture de l'ensemble, tout cela s'enchevêtre pour rendre la marche du convoi d'autant plus pénible qu'elle doit s'effectuer en pays ennemi, par un sentier de 0 m. 60 de large et serpentant au milieu d'une brousse épaisse.

Après la brousse, c'est la forêt; celle-ci est tellement feuillue que, durant les quatre ou cinq jours que l'on met à la traverser, on ne voit plus le ciel.

Bref, l'adjudant de Prat fait franchir 215 kilomètres en douze jours à son convoi, qu'il amène intact, le 28 juillet, au poste de Loudima. malgré la mort de deux porteurs, l'évasion de cinq autres et la maladie d'une douzaine.

A ce poste, il se rencontre avec le lieutenant Largeau, et, tandis que le capitaine Marchand arrive seulement à Loango, le lieutenant et l'adjudant parlent du poste de Loudima le 30 juillet pour s'engager dans la contrée où l'insurrection est la plus active et arriver à Brazzaville le 16 août.

Ici se placent différents épisodes de la campagne de répression organisée, durant les derniers mois de 1896, par le capitaine Marchand contre les indigènes révoltés du pays compris entre Loango et Brazzaville, campagne à laquelle l'adjudant de Prat prend part en revenant sur ses pas à partir de Brazzaville.

C'est exactement le 12 janvier 1897, qu'après avoir complètement pacifié le pays, le capitaine Marchand remet entre les mains de l'autorité civile les postes établis par lui de-ci de-là dans la contrée soulevée.

Et c'est le 26, que la mission, enfin rassemblée fut entière à Brazzaville, s'embarque sur un vapeur fluvial de l'État indépendant du Congo, la Ville de-Bruges, lequel la transporte avec ses 1.200 colis, jusqu'aux postes de l'Oubanghi.

Nous donnerons dans un prochain article la suite du résumé des notes concises de l'adjudant de Prat; ces notes suffisent amplement à prouver combien étaient énergiques les quelques Français qui ne craignaient pas d'affronter le mystérieux inconnu du continent noir.

À Travers Paris
(*Le Figaro*, 1^{er} février 1900)

On a raconté qu'un des compagnons du colonel Marchand, rentré en France après les autres membres de la mission, Albert Nicolas, mécanicien à bord du *Faidherbe*, venait de mourir en Bretagne, des suites de fièvres contractées dans le Bahr-el-Ghazal, sans avoir reçu la récompense due à sa vaillance.

L'ancien commandant du *Faidherbe*, l'enseigne, aujourd'hui lieutenant de vaisseau Dyé, dément absolument ce racontar. Jamais M. Dyé n'a eu à son bord de mécanicien portant le nom de Nicolas ! À aucun moment la mission n'a compté de mécanicien de ce nom. Tous les membres de la célèbre mission ont reçu la récompense légitime qui leur était due.

LE BAHR-EL-GHAZAL
ÉTUDE DU LIEUTENANT DE VAISSEAU A.-H. DYÉ
(*La Dépêche coloniale*, 1^{er} octobre 1902)

Le lieutenant de vaisseau H. Dyé, qui commanda la canonnière *Faidherbe* pendant l'expédition Marchand, a publié récemment, dans les *Annales de Géographie*, une étude très documentée et en même temps très précise sur le Bahr-el-Ghazal. C'est la suite naturelle d'une publication dont nous avons rendu compte en son temps, sur les « Positions astronomiques de la mission Marchand », et qui fut publiée dans la *Géographie*, organe de la Société de géographie de Paris. L'étude actuelle porte en sous-titre : « Notions générales sur la province, les rivières, les plateaux et les marais. »

Elle est particulièrement intéressante à consulter, au lendemain du jour où les Anglais se sont installés dans le Bahr-el-Ghazal évacué par nos troupes, à proximité de la nouvelle frontière, et sur le Soueh, d'où ils envoyaient même, l'an dernier, des émissaires à Zemio, l'un des sultans Azandés installés dans nos territoires pour en obtenir des vivres et des produits commerciaux. En somme, il a fallu deux années de temps à M. Willcoks, et des travaux considérables, pour rouvrir le HautNil à la navigation et atteindre l'extrémité du bassin du Soueh, sur les traces de la mission Marchand, Et il n'est pas indifférent de noter que, tandis que nous avons là-bas des traités d'alliance avec tous les chefs Dinkas, ceux-ci viennent d'attaquer un officier anglais.

Quoiqu'il soit difficile de résumer dans un article de journal une étude qui a la valeur d'un document géographique important, il paraîtra intéressant de suivre l'auteur dans la division de son travail, et de souligner, au passage, les données qu'il apporte d'après les observations scientifiques recueillies au cours des longs et pénibles travaux d'une navigation difficile entre toutes.

La province du Bahr-el-Ghazal. — Méhémet-Ali avait commencé en 1820 la conquête des régions tropicales du Haut Nil qui devaient former le Soudan égyptien, et c'est en 1830 que fut fondée la ville de Khartoum au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, pour servir d'entrepôt général aux nouvelles provinces. Et ce furent les traitants arabes et publiens qui découvrirent, vers l'Ouest, un chenal coulant au milieu des roseaux et des papyrus et conduisant dans les pays habités par les noirs. Ils appelèrent ce chenal : « Bahr-el-Ghazal » ou « Rivière des Gazelles » à cause du nombre de ces gracieux animaux entrevus sur les rives ou dans les plaines basses avoisinantes. Malgré les Barrages naturels d'herbes flottantes qui obstruaient le chenal, les traitants

parcouraient le marais, ramenant à l'embarcadère mystérieux de Meschra-er-Rêk les convois d'esclaves porteurs d'ivoire réunis dans les chasses, razzias et pillages exécutés en pays noirs. Et c'est en suivant les routes dès traitants que les voyageurs européens purent, au milieu du siècle dernier, esquisser le cours du Bahr-el-Ghazal, qui devait donner son nom à une province égyptienne. Mais dix-huit siècles s'étaient écoulés depuis que les deux centurions envoyés par Néron à la recherche des sources du Nil s'étaient vus arrêter par d'immenses marais encombrés de hautes herbes, et avaient rebroussé chemin.

En un court historique, M. Dyé nous fait assister au développement de cette province égyptienne, à sa perte après la révolte machiste, et à sa reconquête dans les dix dernières années du dix-neuvième siècle. De même, il définit les limites anciennes et actuelles de cette province, dont la superficie dépasse les deux tiers de celle de la France. Et il note aussi la conception différente que l'Angleterre et la France en ont eue, la première exagérant son importance comme réservoir d'hommes, mine de soldats indigènes ; la seconde identifiant trop facilement toute la région à celle des marais où se déverse le trop-plein des eaux, et méconnaissant la valeur des plateaux ferrugineux analogues à ceux du M'Bomou, mais plus riches en bétail et moins excentriques. Cette différence de conception fut, évidemment, un facteur important dans la politique concurrente des deux grandes nations.

Les affluents du Bahr-el-Ghazal et les plateaux ferrugineux. — Dans la belle esquisse géographique qui accompagne cette étude et qui donne le cours du Bahr-el-Ghazal et les marais du Soueh, et le bassin tout entier du Bahr-el-Ghazal, on voit s'épanouir en éventail ce réseau de fleuves, de rivières et de chenaux qui draine vers le lac Nô, dont on n'a pas oublié la périlleuse et pénible reconnaissance par Baratier, puis Largeau, toutes les eaux qui tombent sur cette frontière hydrographique presque interminable des bassins du Congo et du Nil. Mais ce sont de véritables travaux d'hydrographie le jeune enseigne de vaisseau exécuta au cours de la mission Marchand et qui, étant données les conditions spéciales de leur exécution, constituent un travail d'autant plus méritoire. Ses compagnons, du reste, ayant, ensemble ou successivement, exécuté des levés analogues, il est d'avance certain que la carte des travaux géographiques de la mission Marchand

marquera une date mémorable dans la connaissance scientifique de cette vaste région. Si le lac Nô fut reconnu par Baratier, l'existence du Bahr-el-Homr fut définitivement vérifiée par Largeau. Quant au Soueh, le plus important des affluents du Bahr-el-Ghazal, il fut l'objet des études spéciales de l'auteur de l'étude que nous analysons. Quatre postes étaient établis sur cette rivière, et d'innombrables reconnaissances exécutées au cours des opérations de transports entre les divers postes permirent de relever minutieusement le cours de la rivière.

Le marais, le Bahr-el-Ghazal. — Des plateaux ferrugineux communs aux bassins de l'Ouellé, du M'Bomou et du Soueh, nous descendons dans le marais constitué par la vaste dépression du 9^e parallèle qui s'étend des hauteurs entre Nil et Chari, jusqu'au pied du massif d'Ethiopie. Entre les berges ferrugineuses du plateau, les rivières ont, tout d'abord, un cours nettement défini ; puis, naît la vallée d'inondation avec ses champs d'herbes ; plus loin, les berges argileuses s'abaissent au-dessous du niveau moyen des eaux ; et, enfin, les chenaux diminuent de creux et aboutissent au marais sans profondeur, entravés d'herbes drues et denses. Çà et là, des prairies flottantes couvrent ces mares et ces chenaux...

Jamais, avant la mission Marchand, un chaland ni un vapeur ne s'étaient aventurés dans ces marais, où, seules, les minuscules pirogues de pêcheurs parvenaient à se frayer un passage ; et sans doute l'expédition tout entière se dit-elle enlisée là, sans la reconnaissance de Baratier. De janvier à mars 1898, il explora ces rigoles, mares et prairies flottantes ; en juin, les chalands de la mission purent être halés, et ce n'est

qu'en juillet et soif que le Faidherbe put passer dans l'étroit chenal que, durant 42 longs jours, les tirailleurs creusèrent devant lui.

Le Bahr-el-Ghazal. — Comme conclusion de l'étude de cette vaste région de marais, M. Dyé définit le Bahr-el-Ghazal: le chenal principal de drainage des marais du 9° parallèle, entre Mechra-er-Rêh et le lac Nô. Et il note, et prouve que ce canal de drainage est à courant et à niveau à peu près constants. Le levé du Bahr-el-Ghazal, appuyé sur les observations astronomiques du commandant de la flottille, a été exécuté en 1898 par le capitaine Baratier. Il est curieux de constater que le dessin exact du cours d'eau se rapproche beaucoup d'une esquisse du voyageur français Lejean (1862), dont le nom mériterait d'être aussi connu que ceux de Schweinfurt et de Junker. Le Bahr-el-Ghazal se divise naturellement en trois tronçons : le premier se dirige au Nord; le second décrit une courbe au Nord-Est, et le troisième se dirige nettement à l'Est vers le lac Nô. Dans le premier se trouve l'embarcadère de Mechra-er-Rêk, petit îlot de terre. C'est un îlot semblable, situé à 50 kilomètres plus au Nord, que les Anglais prirent pour Mechra, en 1898, et où leurs canonnières stationnèrent pour intercepter les communications de la mission Marchand, cependant que le *Faidherbe* passait et repassait, à distance, par l'un des petits chenaux précédemment explorés.

Les profondeurs et largeurs dans ces divers tronçons sont variables suivant la nature des terrains traversés. Elle est de 1 m. 50 à 2 mètres dans les chenaux du premier tronçon ; de 2 m. 50 à 3 mètres dans le lac d'Ambadja dont les eaux, filtrées par l'herbe des marais, sont claires et transparentes. Dans le second tronçon, la largeur s'abaisse à 15 et 12 mètres par endroits, au lieu des 60 mètres qu'il a plus régulièrement, et l'eau coule tantôt sur des fonds de vase qui ne laissent pas 1 mètre de tirant, tantôt sur des profondeurs qui se différencient de 3 m. 50 à 4 mètres et à 6 ou 7 mètres. Là, le courant est sensible et sa vitesse atteignait, le 22 septembre 1898, 2 kilomètres à l'heure. Le troisième tronçon se définit mieux que les précédents : la largeur du chenal se maintient à 60 mètres, et les profondeurs vont de 2 à 3 mètres. Quant au lac Nô, c'est un épanchement qui ne présente pas une largeur de plus de 3 kilomètres. Il est probable que son aspect varie d'année en année suivant l'importance des apports des saisons en herbes et îles flottantes (sedd).

Le maximum de crue s'observe en novembre et décembre ; le minimum en avril, mai et juin. En 1898, à Mechra-er-Rek, il ne fut constaté qu'une crue de 0 m. 22, et, dans les tronçons d'aval, on n'enregistra qu'une dénivellation de 0 m. 60. Le régime du Bahr-el-Ghazal tient donc tout entier dans l'existence du sedd. L'étude du lieutenant de vaisseau Dyé élucide le problème de la formation et de l'augmentation de ces barrages naturels. Il en ressort que c'est à l'aval que se trouve la partie la plus difficile à disloquer, à cause de la pression exercée par le courant. Néanmoins, l'auteur estime qu'un chenal peut être maintenu libre, s'il est parcouru par de nombreux vagues, désagrégeant l'obstacle au fur et à mesure qu'il se forme. Mais nous n'en sommes pas encore à la régularité des communications fluviales entre le Haut-Soueh, le Bahr-el-Ghazal et le Nil.

L'étude du lieutenant Dyé marquera dans les annales géographiques. Elle démontre qu'au seul point de vue africain les territoires du Bahr-el-Ghazal avaient pour nous une valeur considérable. Et l'on sort de cette lecture avec l'impression que la mission Marchand restera dans l'histoire comme un des plus éclatants témoignages de la renaissance des idées coloniales sous la troisième République, et comme la preuve la plus certaine la vitalité puissante de notre expansion en Afrique. Enfin, l'on ne peut s'empêcher de louer une fois de plus le jeune officier de marine de l'énorme contribution scientifique qu'il apporta à l'œuvre de la mission Congo-Nil.

On en aura prochainement une nouvelle preuve dans une étude en préparation sur la répartition et les traits caractéristiques des peuplades établies sur les plateaux et dans les marais du Bahr-el-Ghazal.

G. Ribes.

NÉCROLOGIE
(*Le Temps*, 11 juillet 1906)

On annonce la mort du lieutenant-colonel Germain, qui fut, comme capitaine, le second de la mission Marchand.

Né à **M**ours (Cantal), le 19 mars 1865, il entra à l'École polytechnique en 1885, comme élève au Lycée Saint-Louis, et à l'École de Fontainebleau en 1887. Il opta pour l'artillerie de marine et prit part au début de sa carrière à la conquête du Soudan, de 1890 à 1893, sous les ordres des colonels Archinard et Humbert. Il y commanda successivement une section d'artillerie et un peloton de spahis, fut plusieurs fois cité à l'ordre du jour et fait chevalier de la Légion d'honneur.

Comme capitaine, il prit part à la colonne du lieutenant-colonel Monteil sur la Côte d'Ivoire et fut détaché ensuite au laboratoire central de la marine, d'où il partit pour la mission Congo-Nil (1896-1899). Le colonel Marchand, alors capitaine, lui confia à plusieurs reprises le commandement de la mission. Fait officier de la Légion d'honneur et chef d'escadron à la suite de cette expédition, il fut détaché au ministère de la marine, puis choisi par l'amiral Pottier pour faire partie de son état-major pendant l'expédition de Chine en 1900. À peine arrivé au Pé-Tchi-Li, il prit le commandement d'un groupe de batteries, puis celui de l'artillerie du corps expéditionnaire.

Nommé lieutenant-colonel en 1903, il fit un stage au 23^e régiment d'infanterie coloniale, puis fut délégué comme chef de la section technique des troupes coloniales au ministère de la guerre, poste d'où la mort vient de l'arracher brusquement dans une crise cardiaque.

Le lieutenant-colonel Germain était un technicien émérite, en même temps, qu'un remarquable officier de troupe et de combat. Sa droiture et la loyauté de son caractère, son entrain, son amour du soldat laissent parmi ses chefs, ses camarades, ses subalternes, des souvenirs ineffaçables.

Sa mort est un deuil pour les troupes coloniales.

Marié depuis deux ans à peine, il laisse une jeune femme et une petite fille.

Les obsèques auront lieu demain mercredi à dix heures du matin, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou.
